

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse

DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1778.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Histoire de l'Amérique, par Guillaume Robertson, docteur en théologie, principal de l'université d'Edimbourg & historio-
graphe de S. M. B. pour l'Ecosse; traduite
de l'anglais, quatre vol. in-12. A Neucha-
tel, de l'imprimerie de la Société Typo-
graphique. 1778.*

DEPUIS l'époque mémorable de la décou-
verte du nouveau monde, on a publié un
grand nombre d'ouvrages, & dans toutes les
langues, destinés, soit à présenter en détail
l'histoire des établissemens que plusieurs na-
tions Européennes y ont formés successive-

ment, soit à nous faire connaître les mœurs des habitans & les productions diverses de ces riches contrées. Cependant il n'existait point encore d'histoire complète de l'Amérique, qui pût satisfaire le philosophe & l'homme de goût. On était ou dans l'ignorance ou dans l'erreur, sur divers objets relatifs à ce vaste continent, & qui méritaient d'être mieux connus. C'est ce que l'on pourrait déjà présumer par cela seul, qu'un auteur tel que M. Robertson, aussi judicieux qu'éclairé, célèbre dans la république des lettres par diverses productions de ce genre, a entrepris ce travail, dont il se ferait sans doute dispensé, s'il n'eût pas été persuadé qu'il était resté imparfait jusqu'à lui. Mais, indépendamment de ce préjugé favorable à l'ouvrage que nous annonçons, il suffit d'en faire une simple lecture pour sentir tout son mérite. Quoiqu'on ne puisse qu'y trouver bien des faits généralement connus, on croit les entendre pour la première fois, par la clarté avec laquelle ils sont présentés; l'ordre qui y est scrupuleusement observé, l'esprit philosophique qui y préside, la critique lumineuse qui les apprécie, & l'impartialité la plus exacte, de laquelle notre historien ne s'écarte jamais. Nous allons essayer de mettre sous les yeux de nos lecteurs, les principaux traits de cette excellente production.

L'auteur s'étoit d'abord proposé de ne publier aucune partie de son travail sur l'Amérique, qu'après qu'il aurait été entièrement achevé; mais la guerre civile, qui s'est allumée entre la Grande-Bretagne & les colonies Anglaises, & qui ne peut que causer des changemens considérables dans l'état politique de celles-ci, l'a obligé de s'écarter de son premier plan. Ainsi les quatre premiers volumes qui viennent de paraître, ne renferment que l'histoire de la découverte du nouveau monde & des colonies que les Espagnols y ont fondées, ce qui forme un tout complet par rapport à cette nation, & sert d'introduction à l'histoire des établissemens que d'autres y ont formés dans la suite. Comme notre auteur s'est plus d'une fois écarté des historiens qui l'ont précédé, & qu'il rapporte des faits dont ils paroissent n'avoir eu aucune connaissance, c'étoit un devoir pour lui d'indiquer les sources dans lesquelles il a puisé, & les secours aussi utiles que nombreux que ses soins lui ont procurés, pour guider ses pas dans cette carrière. On en trouvera le détail dans la préface; elle contient une anecdote que nous croyons devoir rapporter. Philippe II, roi d'Espagne, fit transporter tous les actes de la monarchie dans les archives de Simancas, près de Valladolid, & à une distance très-consi-

dérable du siege du gouvernement. On prétend que les mémoires relatifs à l'Amérique en remplissent la plus grande des salles. La communication en est interdite à tous les étrangers, & les sujets même ne peuvent y avoir accès sans un ordre exprès de la cour, & sans se constituer en frais exorbitans. « Il faut espérer, dit à ce sujet M. Robertson, que les Espagnols reconnaîtront enfin que cette conduite est également contraire à la politique & à l'honnêteté. Je me suis convaincu, ajoute-t-il, par l'examen que j'ai fait de leurs opérations dans le nouveau monde, que la nation n'a eu aucune part aux fautes des particuliers. » Déclaration d'un grand poids dans la bouche d'un historien aussi véridique & d'autant plus remarquable, qu'elle contredit l'opinion générale sur ce sujet. Enfin, pour s'assurer d'autant mieux de la vérité des faits, l'auteur s'est imposé la loi de consulter les auteurs Espagnols, & même de donner le catalogue de tous ceux dans lesquels il a puisé quelques lumières; devoir sacré pour tout historien qui rapporte les événemens d'un siècle reculé. Nous ne devons pas au reste laisser ignorer que l'on a eu soin dans cette édition de comparer exactement la traduction française avec l'original, ce qui ne peut que lui donner un nouveau mérite.

L'ouvrage de M. Robertson est divisé en livres. Le premier traite des progrès de la navigation chez les anciens, de leur commerce, de l'imperfection de leurs connaissances géographiques, & d'autres matieres relatives à ces objets, jusqu'à l'époque des premières tentatives des Portugais, dans la vue de découvrir des régions inconnues.

Les hommes, dit M. Robertson, ont été long-tems à découvrir & à peupler la terre, en abandonnant les climats heureux où le Créateur les avait d'abord placés. Leurs premières migrations se firent par terre. L'Océan & les différens bras de mer s'opposaient à leurs progrès. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs siècles qu'ils entreprirent de franchir cette barrière redoutable; & il n'en a pas fallu moins pour perfectionner l'art de la navigation. Par son secours, les peuples communiquèrent plus facilement entr'eux, & le commerce prit naissance. Mais la plupart ignoraient la construction & la manœuvre des vaisseaux. N'ayant pour guides que le soleil & les étoiles, leur navigation était incertaine & timide; ils n'osaient presque jamais perdre la terre de vue, & ne sortaient de leurs ports qu'en été. On prétend que les Egyptiens furent les premiers qui, par le moyen de la mer Rouge, établirent un commerce maritime. Mais adoptant bientôt des

principes opposés, ils ne fortirent plus de leur pays, & en fermerent les ports aux étrangers. On fait quels furent l'étendue & les succès du commerce chez les Phéniciens. Les Israélites y prirent part sous le regne de Salomon. Tyr & Sidon amasserent des richesses immenses, & fonderent des colonies. Carthage fut la plus célèbre; ses habitans se rendirent puissans par leur industrie; ils chercherent à découvrir de nouvelles contrées, quoique l'on puisse raisonnablement douter de la plus grande partie de ce que les anciens historiens rapportent de leurs progrès à cet égard.

Les Grecs, quoique placés d'une maniere très-favorable pour les voyages par mer, s'occupèrent peu de la navigation. L'expédition d'Alexandre étendit considérablement leurs connaissances. Ce prince, après avoir détruit la ville de Tyr, résolut de transporter le commerce dans son empire, & fonda Alexandrie, qui pendant très-long-tems fut à cet égard la premiere ville du monde. Les Romains guerriers & avides de conquêtes, n'avaient point l'esprit du commerce. Ils ne construisirent des vaisseaux que pour s'opposer à une rivale redoutable. Mais lorsqu'ils eurent pris du goût pour les délices de l'Asie, le commerce avec l'Inde, par l'Egypte, reprit une nouvelle vigueur, quoiqu'il ne paraisse

pas que leurs navigateurs aient passé l'embouchure du Gange & le port de Musiris, où ils allaient charger les épiceries & les autres productions du continent.

L'imperfection de la géographie devenait une suite nécessaire de la lenteur des progrès par rapport à l'art de naviguer. Les connaissances relatives au globe étaient très-bornées ; & l'opinion adoptée par les philosophes même, Grecs & Romains, au sujet de la zone torride, en fournit une preuve convaincante. Cependant on dut à Ptolomée, qui vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne, une description de la terre plus ample & plus exacte que toutes celles de ses prédécesseurs. L'invasion des barbares, qui détruisirent la puissance des Romains, ne put que retarder les progrès des sciences & ceux du commerce. On perdit ce qu'on connaissait des régions éloignées & de leurs productions. La ville seule de Constantinople, échappée au joug de ces usurpateurs, devint l'asyle des connaissances utiles. Ses habitans découvrirent même une nouvelle route par terre, pour transporter chez eux les productions de l'Inde. Ensuite les Arabes prirent du goût pour les sciences & s'attachèrent en particulier à perfectionner la géographie, par le secours de la géométrie & des observations astronomiques.

Enfin l'industrie & le desir d'amasser des richesses à la faveur du commerce, se réveillèrent chez les Européens. On étudia, on perfectionna la navigation. Quelques villes d'Italie, ayant recouvré leur liberté, trafiquèrent d'abord avec les Grecs, & bientôt après avec Alexandrie, lorsque le foudan d'Egypte eut rétabli le commerce de l'Inde dans son ancien canal. Les croisades même en augmentèrent l'étendue & l'activité. Venise, Gènes & Pise devinrent des villes très-opulentes. Le zèle pour la propagation de la foi chrétienne donna lieu à divers voyages par terre & à la découverte de nouvelles contrées. Marco-Polo, gentilhomme Vénitien, fut le premier qui entreprit de longs voyages, par un esprit de curiosité & dans des vues de commerce.

Mais rien ne contribua plus à perfectionner la navigation, que l'invention de la boussole. Flavio-Gioia, citoyen d'Amalfi, dans le royaume de Naples, homme d'ailleurs fort peu connu, fit cette importante découverte au commencement du quatorzième siècle. Dès lors les navigateurs, devenus par degrés plus hardis, osèrent perdre la terre de vue, & apprirent l'art de gouverner un vaisseau avec le seul secours de l'aiguille aimantée. Les Espagnols découvrirent les isles Canaries; ils y faisaient des excursions &

pillaient les habitans ; enfin les hommes réussirent à franchir les bornes dans lesquelles ils avoient été si long-tems resserrés. La gloire de former un plan régulier de découvertes fut l'ouvrage des Portugais qui , quoique sujets de l'un des royaumes les moins considérables de l'Europe , s'étaient appliqués avec succès à la navigation , d'où était résulté chez eux un esprit de curiosité , qui conduisit à la découverte du nouveau monde. A la vérité , plusieurs circonstances favorables & sur-tout la situation de ce pays-là y contribuèrent efficacement. Jean premier , roi de Portugal , prince d'un très - grand mérite , donna ordre à quelques vaisseaux d'aller reconnaître les côtes de l'Océan Atlantique. Le cap *Non* était regardé alors comme un terme qu'on ne pouvait passer. Les Portugais le doublerent & poussèrent jusqu'au cap *Bojador* , à cent soixante milles au-delà ; mais , pour assurer le succès des entreprises de ce genre , il fallait un homme puissant , qui eût assez de lumières pour former un système raisonné , & assez de courage pour surmonter les obstacles. Toutes ces qualités se trouverent heureusement réunies dans *Henri* , duc de *Viseo* , quatrième fils du roi *Jean*. Ce prince avait cultivé les sciences & les arts , & s'était principalement appliqué à la géographie. Il quitta la cour , & s'établit

près du cap Saint-Vincent, ayant l'Océan sous ses yeux; il consulta tous ceux de qui il pouvait tirer quelques lumières: ses vertus égalaient ses connaissances; il ne cherchait que le bonheur des hommes, & ne voulait se distinguer que par le *talent de faire le bien*. Un premier vaisseau qu'il équipa découvrit par hasard l'isle de *Porto-Santo*. D'autres envoyés dans le même but, arriverent à l'isle Madere. Dom Henri y établit une colonie, avec des plants de vignes tirés de l'isle de Chypre, & des cannes de sucre que la Sicile lui fournit. Bientôt les Portugais, au lieu de suivre fervilement les côtes, s'aventurèrent en pleine mer, doublerent le cap Bojador, & découvrirent toutes les côtes jusqu'au cap Verd. Ils ne tarderent pas à se convaincre de l'erreur des anciens au sujet de la zone torride, quelque'étonnés qu'ils fussent d'y trouver des hommes dont la peau était de couleur d'ébene, & dont les cheveux ressembloient à de la laine. Mais Don Henri avait divers obstacles à vaincre; il appella la religion à son secours; il sollicita & obtint une bulle du pape Eugene IV qui, en vertu de la plénitude de sa puissance apostolique, accorda aux Portugais un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvrieraient, depuis le cap *Non*, jusqu'au continent de l'Inde; & cette bulle fut respectée par tous les princes chrétiens.

Des succès aussi brillans ne purent qu'exciter l'attention des autres peuples de l'Europe. La mort de Dom Henri rallentit les entreprises, mais elles se renouvelèrent sous le regne de Jean II. Les Portugais passèrent non-seulement la ligne, mais s'avancèrent jusqu'à 1500 milles au-delà; ils virent pour la première fois un nouveau ciel, de nouvelles étoiles, & ils découvrirent les royaumes de Congo & de Benguela. Une observation très-importante qu'ils firent, leur donna des vues beaucoup plus vastes. Ils remarquèrent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'élargir, comme l'avait cru Ptolomée, se rétrécissait & se courbait vers l'orient; d'où ils conclurent la possibilité de trouver, au midi de cette partie du monde, une nouvelle route pour arriver directement aux Indes orientales. Le roi s'occupa de cet important objet avec le plus grand zèle: l'exécution en fut confiée à Barthélemi Diaz qui, comme l'on fait, découvrit, après avoir essuyé de violentes tempêtes, le cap méridional que l'on cherchait. Ce prince avait chargé dans le même tems deux Portugais de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, & leurs relations se trouverent conformes aux conjectures que Diaz avait formées.

C'est ici que finit le premier livre de l'histoire que nous analysons. Le second a pour

objet Christophe Colomb , & traite en détail de tout ce qui concerne la vie & les entreprises, les travaux & les malheurs de ce grand homme , jusqu'à sa mort. Comme la plupart des faits que notre auteur a rassemblés dans cette partie de son ouvrage , sont assez généralement connus , nous les parcourrons rapidement , en nous attachant aux anecdotes dont on est redevable à ses laborieuses recherches.

Le bruit des découvertes des Portugais avait attiré plusieurs étrangers à leur service. Christophe Colomb , originaire de l'état de Gènes , fut de ce nombre. Il était né vers le milieu du quinzième siècle : son goût & ses circonstances le portèrent à étudier toutes les sciences & les arts qui ont rapport à la navigation. Dès l'âge de quatorze ans , il commença sa carrière sur cet élément , où il acquit tant de gloire. Après avoir visité plusieurs ports de la Méditerranée , il fit un voyage dans les mers du nord & jusques sur les côtes de l'Islande , que l'on commençait dès lors à fréquenter , à cause de la pêche , & entra au service de l'un de ses parens , qui commandait une petite escadre. Il arrive que dans un combat le feu prend au vaisseau que montait Colomb. Il se jette à la mer , saisit un aviron qui flottait , gagne un rivage éloigné de plus de deux lieues , & sauve ainsi

une vie réservée pour de si grandes choses. Peu de tems après il s'établit à Lisbonne, épousa la fille d'un des premiers navigateurs que Dom Henri avait employés ; il hérita de ses journaux & de ses cartes, il les étudia avec soin. Il fit ensuite un voyage à Madere, & continua pendant plusieurs années à y trafiquer, de même que dans les Canaries & les Açores ; desirant avec ardeur de se mettre en état de pouvoir découvrir de nouveaux pays, & sur-tout une nouvelle route pour parvenir au continent de l'Inde, d'où l'on tirait tant de richesses. Celle que les Portugais venaient de trouver par le midi de l'Afrique, était longue, dangereuse & imparfaitement connue. Colomb se persuada qu'on y réussirait mieux en cinglant directement à l'ouest. Plusieurs argumens tirés des écrits des anciens, & quelques circonstances qu'il avait observées, semblaient confirmer son opinion. Il ne se trompait qu'en ce qu'il croyait comme tout le monde, que la partie alors inconnue du globe, ne formait qu'un seul & vaste continent que l'on nommait *Inde*. Cependant, aussi modeste qu'entreprenant, il crut devoir communiquer ses idées à un médecin Florentin, très-versé dans la cosmographie. Celui-ci applaudit, & lui conseilla de persévérer dans un dessein qui ne pouvait que contribuer

à la gloire de son auteur & à l'avantage de l'Europe. Mais il était nécessaire que Colomb s'assurât de la protection de quelque puissance. Il jeta d'abord ses regards sur le pays qui l'avait vu naître, & proposa son plan au sénat de Gènes, qui le rejeta comme le rêve chimérique d'un faiseur de projets. Loin d'être rebuté par un refus que l'ignorance avait dicté, il s'adressa au roi de Portugal. Tout semblait lui promettre un accueil favorable. Ses lumières, son expérience, étaient connues. Sa proposition fut reçue d'une manière gracieuse. Mais ce prince en ayant remis l'examen à quelques-uns de ceux qui avaient dirigé les expéditions des Portugais, & opiné pour chercher une route directement opposée, l'amour-propre leur inspira de se borner à lui faire une infinité d'objections, dans l'unique vue de l'amener à développer son système. Ils différèrent ensuite de prononcer, & conseillèrent au roi d'envoyer secrètement un vaisseau, pour tenter la même découverte, en suivant exactement la route que Colomb avait indiquée. Le monarque eut la faiblesse de suivre ce conseil perfide; mais le pilote que l'on choisit manquait de courage & de capacité, & ne tarda pas à rentrer dans le port de Lisbonne, en maudissant un projet aussi extravagant que dangereux.

Colomb,

Colomb, dont l'ame était noble & généreuse, piqué d'un tel procédé, résolut de rompre tout commerce avec une nation qui se l'était permis à son égard. Il se rendit en Espagne, résolu de proposer lui-même son plan à Ferdinand & à Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes réunis de Castille & d'Aragon. Mais il prit la précaution de communiquer ses idées à son frere Barthélemi, & de l'envoyer dans le même tems en Angleterre pour négocier avec Henri VII, qui passait alors pour le prince le plus éclairé & le plus opulent de l'Europe.

Colomb ne pouvait que s'attendre à rencontrer bien des obstacles à ses vues. L'Espagne était alors engagée dans une guerre dangereuse contre les Maures de Grenade. Ferdinand, naturellement timide & soupçonneux, ne goûtait pas les entreprises hardies; & Isabelle, plus résolue, ne pouvait rien sans le consentement du roi son époux. Les Espagnols, que la gravité & la lenteur caractérisent, n'avaient fait encore aucun effort pour étendre leur navigation, ni pour acquérir les connaissances qui servent à la perfectionner. Cependant Colomb s'étant acquis l'estime des deux souverains, son plan fut remis à l'examen du confesseur de la reine & de quelques autres Espagnols, tellement ignorans, qu'ils le rejeterent sans l'avoir

compris , disant qu'il y avait de la présomption de prétendre en savoir plus que tous les autres hommes, & soutenant que si les pays en question existaient , la gloire de les découvrir n'aurait pas été réservée à un pauvre pilote Génois. Il fut donc répondu à Colomb , que la cour ne pouvait s'engager dans aucune entreprise , que la guerre contre les Maures ne fût terminée. Une telle déclaration équivalente à un refus , aurait rebuté tout autre que Colomb ; mais , comme l'observe M. R. heureusement pour l'humanité , cette supériorité de génie , capable de former des desseins extraordinaires , est communément accompagnée d'un enthousiasme à l'épreuve des délais & des contre-tems. Au défaut de la protection des puissances , il s'adressa à quelques riches seigneurs Espagnols , & n'en fut pas mieux reçu.

Pendant cet intervalle , Barthélemi Colomb , dans son passage en Angleterre , avait été pris par les pirates , & détenu en prison pendant huit ans. S'étant sauvé , il avait trouvé les moyens de paraître à la cour , & ses propositions avaient été mieux reçues de Henri que des autres souverains. Colomb n'ayant point eu de nouvelles de son frere , résolut de passer lui - même en Angleterre. Tous les préparatifs étaient faits , il était prêt à s'embarquer , lorsque le prier du

couvent de Rabida près de Palos, homme instruit, connu de la reine Isabelle, & fort attaché à Colomb, le détermina à différer de quelque tems ce voyage. On ne peut s'empêcher de remarquer ici à combien peu de chose tint la découverte du nouveau monde en faveur des Espagnols, & l'existence des riches établissemens qu'ils y possèdent aujourd'hui. Ce religieux écrivit à la reine; Colomb & lui furent mandés à la cour; le projet fut examiné de nouveau. Colomb demandait une petite flotte dont il aurait le commandement, offrant de fournir la huitieme partie des frais nécessaires, à condition qu'il serait nommé amiral & vice-roi perpétuel & héréditaire des mers & des terres que l'on découvrirait, avec le dixieme des profits pour lui & ses descendans. Enfin, après avoir essuyé de nouveaux obstacles, ces propositions furent agréées par Isabelle seule, car Ferdinand refusa constamment de prendre part à cette affaire. Le traité avec Colomb fut signé, & la prise de la ville de Grenade, qui termina la guerre, permit que l'on s'occupât de l'exécution de cette grande entreprise. On aura peine à croire qu'elle ne fût adoptée qu'après que son auteur eut employé huit années de sollicitations auprès de la cour d'Espagne. Un génie ordinaire n'eût pas été capable d'autant de conf.

tance. On travailla donc aux préparatifs. Trois petits bâtimens , qui ne portaient en tout que quatre - vingt-dix hommes , telle fut l'escadre que l'on destinait à découvrir un nouveau monde. Ce fut le 3 août de l'an 1492 , que Colomb mit à la voile. Nous n'entrerons pas dans les détails de son premier voyage , qui sont généralement connus. Il suffira de dire que ce grand homme n'aurait pas eu le succès dont ses travaux furent couronnés , s'il n'avait joint à des lumières supérieures & à un génie ardent , une connaissance profonde du cœur humain , une adresse singulière , une patience à toute épreuve , le talent de gouverner ses passions & celles des autres hommes. Il découvrit l'isle de Gunahani & celle de Cubo ou de Haiti , qu'il nomma Hispaniola. Par-tout il fut accueilli des sauvages avec la plus grande humanité. Le plus grand de ses vaisseaux échoua , un second se sépara d'avec lui. Il ne lui restait que le troisième , trop petit pour y embarquer tout son monde : ce fut ce qui l'engagea à en laisser une partie dans l'isle de Haiti , & d'y faire construire un fort , du consentement des sauvages , dont il avait su se faire aimer. Son second vaisseau le rejoignit , & il prit la résolution de repasser en Europe : mais il essuya dans son retour une tempête très-violente ; peu s'en

fallut qu'elle ne lui fît perdre le fruit de tant de travaux. Moins occupé de sa propre vie, que jaloux de conserver le souvenir de ses grandes actions, il écrivit sur une feuille de parchemin la relation & les principales circonstances de son voyage, l'enveloppa d'une toile cirée, & la mit dans un barril exactement fermé, qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelqu'heureux hafard pourrait sauver un dépôt aussi essentiel pour le genre humain. Echappé à ce péril, & après avoir touché à l'une des Açores, une seconde tempête jeta Colomb dans le Tage. Il se rendit à Lisbonne, où il fut reçu du roi avec beaucoup de distinction; & ce ne fut pas une circonstance peu flatteuse pour lui que de pouvoir démontrer par l'expérience, à une nation qui l'avait traité de visionnaire, la solidité de la théorie qui l'avait dirigé. Enfin, Colomb débarqua heureusement au port de Palos, après un voyage de sept mois onze jours. De là il se rendit à Barcelonne, où était la cour. Jamais sujet ne fut reçu par son souverain avec des honneurs si éclatans. On confirma le traité fait avec lui. Sa famille fut anoblie, & l'on donna ordre d'équiper une flotte pour aller prendre possession des pays découverts, & en chercher d'autres. Elle fut composée de dix-sept gros vaisseaux & de quinze cents hommes.

22 JOURNAL HELVETIQUE.

Ferdinand & Isabelle crurent ne pas devoir négliger d'obtenir du pape Alexandre VI, une bulle par laquelle il leur céda tous les nouveaux pays habités par des infidèles, & dont il n'avait pas même la connaissance, sans blesser cependant les droits précédemment accordés aux Portugais pour un pareil objet, & qui furent déterminés par la fameuse ligne de *démarcation*.

Colomb s'étant embarqué, dirigea sa route plus au sud, découvrit plusieurs des petites Antilles, & arriva à Hispaniola, où il eut le chagrin de voir le fort qu'il avait fait élever, entièrement démoli, & toute la garnison massacrée par les Indiens, irrités de leur mauvaise conduite. Il traça le plan d'une nouvelle ville, la première que les Européens aient construite dans le nouveau monde, & lui donna le nom d'*Isabelle*. Il fit ensuite plusieurs courses dans l'intérieur du pays, afin de le mieux connaître, & de donner quelque occupation à ses soldats, dont l'humeur mutine lui causa plusieurs déplaisirs sensibles. Le desir de faire de nouvelles découvertes l'engagea à s'embarquer de nouveau, mais elles se bornèrent pour le coup à celle de la Jamaïque. A son retour à Hispaniola, il y trouva son frère Barthélemy. Les Espagnols avaient exercé tant de violences sur les Indiens pendant son absence,

que ceux-ci prirent les armes pour s'y souftraire. Colomb fut obligé de les attaquer, & n'eut pas de peine à les défaire, quoiqu'il n'eût que deux cents fantassins, vingt cavaliers, & autant de gros chiens. On parcourut l'isle, on la soumit au gouvernement Espagnol, & on imposa un tribut aux habitans qui, ne pouvant l'acquitter, se retirèrent dans les montagnes, où une partie périt de faim & de misere.

Cependant, plusieurs Espagnols, jaloux de la gloire que Colomb avait acquise, cabalaient assidument contre lui. Ils obtinrent que la cour enverrait un commissaire à Hispaniola pour examiner sa conduite. Ce fut ce qui le détermina à repasser en Europe, pour en rendre compte lui-même. L'accueil qu'on lui fit couvrit de honte ses ennemis. Il fut résolu qu'on travaillerait à établir solidement la colonie d'Hispaniola, & que l'on donnerait à Colomb le commandement de la flotte qui y serait destinée; mais on commit alors une faute qui eut des suites funestes, & n'a été que trop imitée par d'autres nations Européennes, c'est que l'on vuida les prisons d'Espagne pour en tirer de nouveaux colons.

Après avoir effuyé bien des délais, Colomb s'embarqua pour un troisieme voyage, dans lequel s'étant avancé au sud, jusqu'à la

hauteur des isles du cap Verd; ensuite, ayant pris à l'ouest, il découvrit une isle à l'embouchure du fleuve Orénoque, & enfin le continent de l'Amérique, le long des côtes des provinces de Paria & de Cumana. Il fut si frappé de la beauté & de la fertilité de ce pays, qu'il crut que le paradis terrestre devait y avoir été placé. De là il se rendit à Hispaniola, dont il avait confié le gouvernement à son frere. Celui-ci avait jeté les fondemens de la ville de Saint-Domingue; plusieurs Espagnols s'étaient révoltés contre lui, disant qu'il était honteux pour des Castillans d'obéir à des aventuriers Génois. Colomb eut besoin de toute sa prudence pour les faire rentrer dans le devoir. Il leur assigna des terres dans différens quartiers de l'isle, & substitua, relativement aux Indiens, l'obligation de cultiver une portion de terrain pour l'entretien de leurs nouveaux maîtres, à l'impôt dont on les avait d'abord chargés. Ce changement, qui paraissait dicté par les circonstances, donna lieu aux *repartimientos* ou distributions d'Indiens, que les Espagnols introduisirent dans tous leurs établissemens, & qui eurent les suites les plus funestes pour ces malheureux peuples. Colomb ne pouvait se dispenser d'informer la cour de ces événemens. Les rebelles y firent passer aussi leur apologie; & à la honte de l'Espa-

gne, que l'orgueil national dominait, celle-ci fut écoutée & reçue favorablement.

Mais tandis que Colomb s'occupait du bien de sa nouvelle colonie, plusieurs particuliers, séduits par les pompeuses descriptions qu'il faisait de ces nouvelles contrées, offrirent à la cour d'équiper à leurs frais des escadres, pour en découvrir d'autres. Leurs propositions furent acceptées, sans que l'on eût égard au traité fait avec Colomb, ni à ses droits. Alphonse de Ojéda fut le premier qui obtint la permission nécessaire; guidé par le journal du second voyage de Colomb, il suivit la même route & aborda à Paria. Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, l'accompagnait dans cette expédition. C'était un homme instruit & adroit : il publia à son retour la première description que l'on ait donnée du nouveau monde, & réussit à persuader peu à peu qu'il en avait visité le premier le continent. On s'accoutuma à donner son nom au pays qu'on croyait qu'il avait découvert. « Le caprice des hommes, souvent aussi inconcevable qu'injuste, dit M. Robertson, a perpétué cette erreur, & toutes les nations donnent unanimement le nom d'Amérique à cette partie du globe. Les prétentions hardies d'un imposteur heureux, ont frustré celui qui a découvert le nouveau monde, de la gloire qu'il

mérait. C'est une injustice que le tems a consacré & qu'il devient impossible de réparer; cela est d'autant plus étonnant, que tous les anciens historiens Espagnols de l'Amérique déferent unanimement à Colomb l'honneur de la découverte dont il s'agit, & que Herrera lui-même, qui a travaillé sur des mémoires authentiques, accuse Vespuce d'avoir falsifié les dates pour se l'attribuer.

Cependant les cabales contre Colomb se multipliaient à la cour, qui ne tirait pas du nouveau monde les avantages qu'elle en avait espérés. Il en était de même des particuliers que l'espoir d'acquérir incessamment, & sans travail, d'immenses richesses, y avait conduits, & dont plusieurs y avaient perdu la vie. On s'en prenait à l'incapacité du chef. La cour envoya donc à Hispaniola, François de Bovadilla, avec ordre d'examiner la conduite de Colomb; & au cas qu'il le trouvât coupable, de le déposer & de se charger du gouvernement. Et comment aurait-il pu paraître innocent aux yeux de celui qui devait lui succéder? Ainsi donc ce grand homme, victime de la plus noire calomnie, mais rassuré par son innocence, se vit condamné sans avoir été entendu, chargé de fers, de même que ses deux freres, & conduit à bord d'un vais-

seau pour être transporté en Espagne. A peine ce bâtiment a-t-il mis à la voile, que le capitaine, touché de pitié & de vénération pour Colomb, l'aborde respectueusement & offre de lui ôter les fers que l'injustice lui a donnés. « Non, répondit-il avec une généreuse indignation, je porte ces fers en conséquence de l'ordre de mes souverains. Je veux leur obéir dans cette occasion-ci, comme je l'ai fait par le passé : ce sont eux qui m'ont fait arrêter, c'est d'eux seuls que je veux obtenir ma liberté ».

La cour, informée de l'arrivée de Colomb, comprit aisément quelle fâcheuse impression feraient dans toute l'Europe de tels procédés à l'égard d'un homme si célèbre, du bienfaiteur de la nation. On lui accorda une audience favorable & la liberté. Bovadilla fut rappelé ; mais Colomb, retenu sous divers prétextes, ne recouvra ni ses droits, ni ses dignités ; & Nicolas de Ovando fut nommé pour le remplacer dans le gouvernement d'Hispaniola. Ce dernier trait ne put que faire la plus douloureuse impression sur une ame telle que celle de Colomb. Il voulut porter ses fers par-tout où il allait, comme un monument éclatant de l'ingratitude des Espagnols ; il les tint pendus dans sa chambre, & ordonna même qu'on les mit avec lui dans son tombeau.

Cependant , depuis que Colomb avait quitté sa colonie , tout y était dans le plus grand désordre. Les Espagnols vexaient les malheureux Indiens au point que pour prévenir l'extinction totale des anciens habitans , la cour fut obligée de publier une déclaration , portant que l'Espagne les reconnaissait pour des sujets libres , de qui l'on ne pouvait exiger aucun travail forcé ; mais leur sort n'en devint pas meilleur. Colomb , quoiqu'affaibli par l'âge , les fatigues , les infirmités , les chagrins , n'avait pas perdu de vue son grand projet de découvrir un passage par l'ouest , pour parvenir aux Indes orientales ; projet qui venait de réussir aux Portugais , en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il le proposa donc à la cour , & ne put en obtenir que quatre petites barques , sur lesquelles ils s'embarqua à Cadix , accompagné de son frere Barthélemi & de Ferdinand , le second de ses fils. Le mauvais état de ses vaisseaux l'obligea de s'approcher d'Hispaniola ; il demanda à Ovando la permission de relâcher dans le port pour se radouber : elle lui fut refusée. Malgré cet acte d'inhumanité , sachant que dix-huit vaisseaux richement chargés , étaient prêts à en partir pour l'Europe , il conseilla au nouveau gouverneur de différer leur départ de quel-

ques jours, à cause d'un ouragan dont on était menacé. Cet avis salutaire fut méprisé : la flotte fait voile ; Colomb met ses bâtimens à couvert ; l'ouragan s'éleve la nuit suivante. Seize vaisseaux périrent, ils portaient Bovadilla & les plus ardens persécuteurs de Colomb avec toutes leurs richesses. L'un des deux seuls qui échapperent étaient chargés de ce que l'on avait pu sauver de la fortune de ce dernier. Les historiens n'ont pas manqué de reconnaître dans cet événement un trait marqué de la vengeance divine.

La tempête étant apaisée, Colomb fit voile vers le continent, découvrit toute la côte, depuis le cap Gracias-à-Dio, jusqu'à Porto-Bello, s'avança vers le golphe de Darien, mais ne traversa pas l'isthme qui le sépare de la mer du Sud. Enchanté de la beauté du pays, il résolut d'y fonder une colonie ; l'avarice & l'insolence de ses gens rendirent ses vues inutiles. Il était destiné à essuyer encore de nouveaux malheurs. On ne lit point sans émotion ceux qui répandirent l'amertume sur les dernières années d'une vie aussi glorieuse. Une tempête lui fait perdre deux de ses bâtimens. Il aborde avec les deux autres à la Jamaïque, isle très-éloignée d'Hispaniola. Il y fait cependant savoir sa situation. La mauvaise volonté du gou-

verneur se déploie encore contre lui. Une partie de ses gens se révolte, il est contraint de les réduire par la force. Les Indiens, qui l'avaient d'abord reçu avec hospitalité, ennuyés du long séjour de leurs hôtes, refusèrent de continuer à lui fournir des vivres. Une éclipse de lune qu'il prédit, les lui attache par la crainte. Enfin le gouverneur Ovando se détermine à lui envoyer des vaisseaux qui le ramenant lui & ses gens. Colomb arrivé à Hispaniola, se hâte de repasser en Europe avec deux vaisseaux, dont l'un périt dans la traversée. Il aborde avec l'autre à S. Lucar, apprend la mort d'Isabelle, sa protectrice, se rend à la cour, présente requête à Ferdinand, sollicite sans aucun succès la punition de ses oppresseurs, & son rétablissement dans les droits qui lui avaient été assurés. Il succombe enfin sous le poids des fatigues, des chagrins & des maladies, & meurt à Valladolid le 20 mai 1506, dans la cinquante-unième année de son âge. Telle fut la triste fin d'un homme que ses lumières, la magnanimité de son caractère, autant que ses succès, ont rendu célèbre, & dont le nom est devenu immortel.

(*La suite au Journal prochain.*)



II. *Grundrifs, &c.* C'est-à-dire, *Essai historique sur la typométrie, par Aug. Gottlieb Preuschen. Bâle, chez Schweighauser, 1778.*

UNE nouvelle découverte faite dans l'art de l'imprimerie, plusieurs siècles après son invention, mérite d'être rapportée. Nous sommes charmés de pouvoir en rendre compte d'après l'inventeur lui-même, qui a rapporté en détail toutes ses tentatives, dans la brochure dont on vient de voir le titre. M. Preuschen, ayant dessein de dresser, pour son usage, quelques cartes particulières, trouva les méthodes connues, trop longues : cela le conduisit à inventer une équerre graduée, qui lui réussit. De nouvelles réflexions lui firent concevoir que cet instrument pourrait être fort utile pour les épreuves d'imprimerie. Cette idée le conduisit à saisir quelque analogie entre la manière de faire des cartes géographiques & divers dessins qui se font mécaniquement, au moyen des caractères d'imprimerie. Un examen plus réfléchi, & les essais faits chez un imprimeur de ses amis, montrèrent à M. Preuschen la possibilité de réussir. Cependant il ne s'agissait pas de moins, que de combiner d'une manière satisfaisante le mécanisme de l'imprimerie

avec celui de la chalcographie. Prenant donc une carte gravée, M. Preuschen se mit à la déchiqueter, & à marquer sur autant de petits quarrés tous les différens caractères qu'il rencontrait. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'après en avoir dessiné environ trois cents, il put croire qu'il en restait pour le moins autant ? Quelle immense quantité de caractères ! De là quelle confusion, quels frais ! Ainsi abandonnant cette première idée, M. Preuschen chercha à se représenter des morceaux entiers. Pour tracer le cours des fleuves & les limites des provinces, on pouvait se contenter des points & des étoiles ordinaires. Cet arrangement réduisit à vingt-quatre les caractères dont il avait besoin ; il fut aisé alors de les désigner par des noms.

Il s'agissait de trouver un artiste bien instruit de toute la fonderie des caractères, & en état de diriger les travaux ultérieurs. M. Preuschen eut le bonheur de trouver les secours & les lumières nécessaires chez M. Guillaume Haas, célèbre fondeur de caractères à Bâle, déjà connu par l'invention des interlignes de fonte, & instruit dans les mathématiques par les leçons du grand Bernoulli. Cet artiste devint réellement inventeur dans sa partie. Au commencement de l'année 1776, il produisit ses premiers essais, qui

qui consistaient en quelques lignes de rivières & un bois; bientôt il ajouta des villes, des châteaux, des villages, des paroisses, des couvens, des montagnes, des grands chemins. Ces premiers pas furent annoncés avec éloge par le célèbre Busching; & cette annonce donna lieu à une lettre de M. Breilkopff à Leipzig, qui déclara avoir eu depuis douze ans la même pensée, qu'il réservait pour une histoire de l'imprimerie, à laquelle il travaille: il proposa des difficultés qui avaient été prévues, & il laissa entrevoir qu'il ne jugeait pas favorablement de cette entreprise. Cependant MM. Preuschen & Haas, continuant leur travail, publièrent en octobre 1776, une petite carte du canton de Bâle, qui réfuta mieux que toutes les dissertations, les objections qu'on avait faites. Cette carte, de la grandeur d'un grand in-quarto, surpassa de beaucoup tout ce qu'on pouvait espérer dans une tentative aussi difficile. On y distingue les limites, les grands chemins, les montagnes & les lieux. Les courbures du Rhin sont aussi exactes que dans la grande carte de Waser; mais on n'a pas encore attrapé les ombres & les isles. Les bois & les montagnes n'y sont pas d'une forme élégante; mais les grands chemins & les limites sont presque aussi bien rendus que dans la carte gravée.

Dans une lettre adressée à M. Busching & publiée en même tems que cette carte, M. Preuschen assure qu'il a inventé un instrument, *geolabium*, au moyen duquel une personne dicte, & trois autres peuvent composer une même carte in-folio, in-4° & in-8°, en suivant les plus exactes proportions mathématiques, sans être ni mathématiciens, ni géographes. Ce premier essai fut accueilli par-tout, comme il méritait de l'être. M. Preuschen rapporte des lettres originales écrites de la part de plusieurs souverains & de diverses académies, qui expriment une approbation très-marquée.

Cependant M. Breitkopff travaillait à Pépreuve qu'il avait promise; elle parut en automne de l'année 1777, & non 1776, comme on l'a mis sur le titre, peut-être par mégarde. C'étaient les environs de Léipfic; mais on n'y trouve pas une aussi grande quantité de lieux; & l'on voit manifestement que M. Breitkopff n'a pas surmonté toutes les difficultés, & que sa méthode diffère de celle de M. Preuschen en plusieurs points essentiels. MM. Preuschen & M. Haas, continuant leur travail, désirèrent de dédier à S. M. le roi de Naples, la carte de Sicile qu'ils avaient dessein de publier. Ils en obtinrent la permission; & par le secours de leur méthode, ils purent publier la même

carte en français & en italien, en changeant seulement les noms des lieux.

Si l'on demande quelle est l'utilité d'une pareille découverte, nous dirons, d'après M. Preuschen, que la théorie de cet art, que les inventeurs ont appelé typométrie, développe les principes des types & des lignes, de la mesure, de la réduction & composition. La typométrie pratique se rapporte 1°. à la géographie; 2°. à la stratotique, qui représente diverses parties de la tactique; 3°. à la topique, qui représente des villes ou des districts entiers; 4°. à l'architecture, pour rendre des bâtimens particuliers, ou des forteresses, &c. 5°. à la graphique, pour tracer des événemens historiques, des fleurs, des figures d'hommes & d'animaux; enfin, 6°. à la musique, en tant que l'on peut exprimer toute sorte de composition musicale, selon la méthode de M. Breitkopff. L'impression des indiennes peut tirer de grands secours de cette science, pour imiter toutes sortes de dessins, quant aux couleurs & aux ombres, en épargnant beaucoup de tems & en variant les dessins à l'infini.





S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 D E L' E U R O P E.

- I. *Dissertation qui a remporté le prix au jugement de l'académie des sciences, belles lettres & arts de Besançon, en l'année 1777, sur ce sujet : quels sont les caracteres & les causes d'une maladie qui commence à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, & les moyens de la prévenir ou de la guérir ? par le P. Prudent de Faucogney, religieux capucin de Besançon ; imprimée par ordre de M. de la Corée, intendant du comté de Bourzogne. A Besançon, 1778, in-8°.*

ON attribuoit cette maladie, les uns à la vétusté des ceps, les autres aux grands froids & aux fortes gelées. En conséquence on arrachait, on replantait, & les ceps nouveaux périssaient encore. L'académie de Besançon, pour arrêter ce mal, crut qu'il fallait nécessairement en bien déterminer les caracteres & remonter aux causes. Elle proposa un prix à l'émulation; les concurrens se sont bornés au sujet proposé; mais le pere Fau-

cogney est allé plus loin : il a étudié l'histoire de la maladie. Il a vu qu'elle avait désolé les vignobles de la haute Autriche, de la Moravie, d'une partie de la Hongrie & de l'Allemagne, & que de là elle s'est étendue en Alsace, & d'Alsace dans la Franche-Comté. Il a vu que lorsque les Autrichiens ont eu arraché leurs vignobles malades, retourné la terre à une profondeur considérable, & laissé reposer, ils y ont semencé des légumineux, & qu'ensuite ils y ont replanté la vigne. Jamais les plants n'ont été si forts, si vigoureux, ni d'un si grand rapport qu'ils le sont aujourd'hui.

Ces notions & celles des caractères de la maladie, ont conduit l'auteur à en pénétrer les causes. Ces caractères sont intérieurs & extérieurs; en décomposant les ceps, & en les examinant au microscope, il a vu à trois ou quatre pouces du tronc, une tache noirâtre qui s'étend jusqu'à la moelle, la pénètre & en définit le tissu cellulaire; cette noirceur se propage jusqu'aux racines qui se trouvent bientôt pourries. La moelle ainsi altérée, ne fait plus d'insertions entre les fibres ligneuses des vaisseaux lymphatiques, les utricules des corps spongieux sont flasques, lâches, & commencent à blanchir; les vaisseaux tubulaires se dessèchent à la longue, & perdent enfin l'usage de leurs fonctions,

cause de la dégradation de la sève. Les vaisseaux qu'on apperçoit à l'aide du microscope, n'ont plus leur mouvement péristaltique, le séjour de ces liqueurs stagnantes augmente la carie & corrompt bientôt le tissu cellulaire; le chevelu qui tient à la racine, est presque toujours pourri; cette altération s'étend à trois ou quatre pouces: dans tous les ceps atteints, quelques-unes de ces fibres ont déjà perdu au moins les deux tiers de leur longueur naturelle.

Les caractères extérieurs correspondent aux intérieurs, & en paraissent être les effets; les ceps atteints poussent plus tard que les autres; la liqueur aqueuse qui en distille au printems, est en moindre quantité; elle se trouve un peu colorée, blanchâtre; la pellicule qui enveloppe le bois, paroît pâle vers les sommités, & noircit quelquefois insensiblement d'un côté depuis le collet jusqu'au-dessus. Les bourgeons sont moins nourris, ils se développent lentement, se terminent en pointe, & donnent peu de feuilles. Les nœuds durcissent, & laissent moins de jeu à la circulation de la sève... Les feuilles minces, déliées, racornies, frisées, présentent un jaune sale, livide, & souvent tranché de rouge; les fleches ne s'élevent que lentement, & forment dès leur naissance une spirale alongée. Le raisin pa-

rait enfin ; mais ce n'est qu'un avorton ; les grains en sont très-rares , petits , noirs d'un côté , & souvent d'une couleur purpurine. De la connaissance de ces caractères , le pere Prudent a conclu deux choses essentielles ; la première , que la maladie n'était point occasionnée par la vétusté des ceps ; la seconde , qu'elle l'était encore moins par les grands froids & les fortes gelées ; parce que le premier effet du froid sur un végétal quelconque , est d'en resserrer tellement tous les pores , qu'il n'est plus possible à la sève de circuler. Si le froid continue , ces pores ainsi resserrés , compriment les vaisseaux , les utricules & les trachées. A la première impression de la chaleur , les vaisseaux se dilatant avec violence , se désunissent , se fendent , se déchirent ; toutes les parties ligneuses s'oblitérent & se croisent ; la sève qui ne trouve plus ses routes ordinaires , se dessèche dans le même arbruste qu'elle entretenait , & cette siccité annonce dans peu l'épuisement & la chute du végétal. Dans les ceps péris par la maladie , il n'y a aucun de ces symptômes : à l'ouverture , on n'apperçoit point , à l'aide du microscope , des vaisseaux déchirés , des trames rompues ; les utricules & les trachées sont dans leur état naturel , elles sont seulement flasques , minces & plates ; la circulation s'y fait toujours , mais elle est faible ,

& la feve est corrompue. Ce n'est donc pas le froid qui cause la maladie ; ce n'est pas la vétusté , puisque les jeunes ceps périssent comme les vieux : il faut donc recourir à une autre cause. Il ne faut pas la chercher dans le cep même ; elle est donc dans la terre ; c'est une humidité trop abondante , qui a séjourné trop long-tems dans une terre déjà épuisée , qui empêche les effervescences convenables , qui affaiblit & pourrit les fibrilles ligneuses , qui altere la substance mucilagineuse , & s'oppose aux combinaisons nécessaires des causes premières & secondaires , pour produire une végétation complète.

Le pere Prudent s'est assuré de ce fait par les expériences les plus multipliées , & par les analyses des terres. Il a fait déchauffer , planter & replanter des ceps sains , malades , dans les mêmes terrains d'où il les avait arrachés , & dans des terres saines ; & tout l'a confirmé que le fléau dont il s'agit , est un dépérissement occasionné par une terre viciée , épuisée , visqueuse , froide au tact. Il enseigne les moyens de la renouveler & de lui rendre sa force & son énergie ; & c'est là où doivent le conduire ses expériences. Car dès qu'il n'est plus douteux que la cause du mal est dans un humide trop abondant , dans une eau comme

stagnante, qui ramollit le chevelu des racines, qui diminue les forces de succion dans les tuyaux capillaires du cep, & les empêche d'élaborer & de prendre la nourriture qui leur convient; que cette eau étant un dissolvant de toutes les matieres gommeuses, salines, extractives, doit nécessairement altérer à la longue les qualités de la substance muqueuse, dont l'usage, selon l'auteur, est dans le regne végétal, le même que celui de la substance gélatineuse dans le regne animal. Dès que tout cela est éprouvé, les moyens de rendre à la terre viciée, sa légèreté, sa granulation, ses sels, sa mucosité, sa fécondité, deviennent plus faciles. Ces moyens ne sont ni rares, ni coûteux. Il n'indique que des choses communes, & qui se trouvent par-tout; il fait l'analyse des substances qu'il conseille: tout ce qu'il écrit est le résultat de l'expérience. Ces substances sont végétales ou animales; l'auteur apprend quand & comment on doit les employer. Un fumier choisi, mélangé, préparé, la suie des cheminées, la cendre neuve, celle qui a servi aux lessives, la sciure de bois, la tannée ou le tan, le marc des graines de lin, de colzat, de chenevis, de navette, le fable ou la vase des rivieres desséchées, le gyps, la chaux; les substances animales, le crotin de mouton, la colombine, &c. employés à

propos, sont les moyens que propose l'auteur, d'après les bons effets qu'il en a obtenus lui-même, & dont il rapporte les preuves. Il cite un fait singulier. Le premier, dit-il, qui dans notre province éprouva l'effet de la chaux sur les terres froides & humides, n'espéroit guere les avantages qu'il retira. Il faisait toutes les années plusieurs fours à chaux qu'il vendoit à un prix très-modique. En 1763, ce particulier n'ayant pas trouvé à s'en défaire, il la répandit de dépit dans ses champs. Il en retira de si grands avantages, que depuis ce tems il n'a pas songé à la vendre; il étendit cette découverte à d'autres objets, & il ne tarda pas à s'appercevoir de son utilité particuliere dans les vignes, sur-tout dans celles qui sont situées dans des terres fortes, froides & humides.

Cette dissertation est remplie de vues; l'auteur la termine en rassemblant en peu de mots toutes les manipulations que demande la vigne. Il invite le sage à partager ou du moins à soulager par sa présence, les travaux du cultivateur. Cette dissertation est faite avec méthode & écrite avec clarté, & d'un bon style, à quelques fautes de langage près.



II. *Irene, tragédie de M. de Voltaire, représentée pour la première fois sur le théâtre français, le 16 mars 1778.*

Si l'on jette les yeux sur l'histoire d'Alexis Comnene, on n'y trouvera aucun des faits qui constituent la fable de cette tragédie, qui est toute de l'invention de son illustre auteur. La voici, en attendant que nous puissions faire mieux connaître cette tragédie.

Irene, femme de Nicephore, mari jaloux, empereur détesté, auquel ses sujets avaient donné le sobriquet de *parapanace*, parce qu'il avait diminué la quantité de froment qui devait leur être distribuée, avait jadis été promise à Alexis Comnene, jeune héros, défenseur de l'état & de l'empereur. Le bruit court qu'il vient à Byzance. Irene redoute pour elle la présence d'un homme qu'elle aime, & dont elle est adorée; elle craint aussi pour lui la jalousie & l'injustice de son époux, à qui elle veut rester fidelle, quoiqu'elle se permette de prendre un vif intérêt au sort d'Alexis. Victime des volontés de son pere Léonce, elle a été forcée de donner la main à Nicephore, & de lui sacrifier l'aimable Alexis, dont le souvenir reste toujours dans son ame trop tendre. Le pere, après avoir forcé sa fille à un hymen si con-

traire à ses desirs, s'est paisiblement retiré dans un monastere, où il a consacré le reste de ses jours à la religion.

Alexis arrive à Bylance; il y trouve un ami fidele & zélé dans la personne de Memnon, capitaine des gardes, & général des troupes de Nicephore. Ce général, ennemi secret du maître qu'il sert, s'est ménagé la ressource de pouvoir disposer à sa volonté, de toutes les troupes de l'état. Son projet est de mettre à sa place Alexis son ami, & cette révolution se fait avec la plus étonnante facilité. Nicephore, qui doit tout à Alexis, dont le bras toujours victorieux, a repoussé les ennemis de l'empire, ajoute l'ingratitude à ses autres vices, & veut faire arrêter Alexis. Il donne pour cela ses ordres à la garde qui, guidée par Memnon, entre au contraire dans le fort où se retire le tyran, le poignarde, & proclame Alexis empereur.

Alexis, à qui la sensible Irene avait annoncé le respect qu'elle avait pour ses devoirs, en qualité de femme de Nicephore, espere que ces nœuds étant rompus par la mort de son époux, il pourra faire entendre de nouveau son amour; mais couvert du sang de Nicephore, il effraie son amante, qui résiste avec force au penchant de son cœur. C'est de cette situation intéressante, où l'amour & le devoir se livrent d'affreux combats, que naissent les plus grandes beau-

tés de cette tragédie. M. de Voltaire a paru aussi éloquent, aussi nerveux, aussi entraînant que dans les tragédies qui ont le plus contribué à sa haute réputation en ce genre. Irene a senti le besoin qu'elle a de secours contre elle-même; elle voudrait voir son pere, qui parait presque aussitôt, & qui, sachant la révolution, a quitté sa retraite pour voler auprès de sa fille. Les principes religieux de ce pere fortifient le courage d'Irene; il veut l'entraîner dans quelque retraite, où elle immolera aux pieds des autels le dangereux & criminel amour qu'elle conserve pour Alexis.

Le nouvel empereur, amant impétueux, & tel qu'il faut les présenter sur la scene pour y produire de grands effets, est averti de ce qui se passe contre l'intérêt de son amour. Les scenes entre le pere & l'amant offrent les plus grandes beautés, par l'opposition de la sensibilité la plus vive à la raison la plus forte : ce combat de l'amour avec les principes sévères de la religion verse un intérêt profond sur le troisieme & quatrieme acte. Alexis ne se rend point; Léonce est imperturbable; & Irene, qui craint encore de plus grands malheurs par le courroux d'Alexis, déchirée en même tems par une passion qui, loin de s'éteindre, semble redoubler à chaque instant, malgré tous ses efforts, prend le parti de mourir; elle éloigne d'elle tout

ce qui peut s'opposer à son affreux projet. Elle a conjuré Alexis d'aller trouver son pere, de le lui amener; il part : dans cet intervalle, elle se poignarde; & lorsqu'ils paraissent, ils la trouvent baignée dans son sang, & respirant encore l'amour.

Tel est le plan général de cette tragédie, dont les premiers actes, & le plus grand nombre des scènes dans tout l'ouvrage n'ont point paru se ressentir de la vieillesse de leur auteur. Cet homme étonnant, arrêté chez lui par une incommodité, n'a pu voir avec quel enthousiasme le public a reçu cette tragédie. Sa présence eût mis le comble aux transports de l'assemblée la plus nombreuse qu'on ait vue jusqu'ici à ce théâtre, & qui sont les garans les plus glorieux de la satisfaction générale ou l'on est de son retour dans sa patrie. Madame Denis, sa niece, reçut pour son oncle les nombreux applaudissemens qui furent donnés à cette tragédie en sa présence; & l'attention du public de porter les yeux sur elle, dans les momens de son enthousiasme, prouvait combien il aurait désiré pouvoir les adresser à l'auteur même.

Depuis-lors, cet homme célèbre, dont la santé s'est heureusement rétablie, a pu recueillir en personne les lauriers qui ne se flétriront point sur sa tête; & le public Français s'est efforcé de lui marquer l'admiration que méritent ses talens.

III. *Oeconomische botanik*, &c. C'est-à-dire, *Economie botanique*, à l'usage de l'école camérale supérieure. Par M. George Sukofv, secrétaire de la société économique électoral Palatine, professeur ordinaire de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, &c. A Manheim & à Lautern, 1777, 1 vol. in-8°.

LA précision & l'ordre méthodique caractérisent cet ouvrage; il mérite la confiance des professeurs de botanique; & ce qu'ils auront de mieux à faire, pour peu qu'ils soient ambitieux de former de bons élèves, ce sera de ne leur donner des leçons qu'après avoir consulté les sages & très-lumineuses instructions de M. Sukofv. Il a divisé son ouvrage en dix sections, chacune précédée d'une petite introduction. Quant à l'indication des genres, l'auteur renvoie à *Planer*, qui en effet les a très-distinctement indiqués. A l'égard des espèces, il veut qu'on suive constamment la méthode & la classification de Linné, qui est, relativement aux espèces, ce qu'est *Planer* relativement aux genres.

Sous le nom de chaque plante, on trouve ses caractères botaniques, & l'usage qu'on en peut faire, de la manière la plus distincte

& la plus facile à faisir. L'auteur a soin de rapporter aussi les principales variétés du végétal dont il parle, relativement à son importance & à la place qu'il occupe ou qu'il peut occuper dans l'économie botanique. Il cite fidèlement les ouvrages dans lesquels il a puisé. Du reste, M. Sukofv a cru ne devoir faire aucune mention des fleurs, attendu qu'elles sont encore plus du ressort des fleuristes, ni des plantes qu'on entretient & que l'on fait éclore dans les serres chaudes; parce que ce sont des végétaux en quelque sorte dénaturés, & qu'ils ne paraissent pas devoir appartenir à l'économie botanique.

L'auteur a fait plusieurs observations qui méritent d'être connues, & beaucoup de remarques dont on peut retirer de grands avantages; telle, par exemple, est celle-ci: brûlés & réduits en poudre, les noyaux d'abricots donnent un très-beau noir pour la peinture à l'huile: on peut aussi en faire de l'encre de la Chine de la plus grande finesse; mais si l'on mêle cette poudre avec du blanc, elle donne une très-belle couleur bleue, &c. Cet ouvrage mérite à tous égards l'accueil des botanistes, & plus encore la confiance de ceux qui veulent se former dans cette science, & des professeurs qui desirent de donner avec fruit d'utiles leçons.

TROISIÈME



TROISIEME PARTIE.
PIECES FUGITIVES.

I. *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture. Par M. l'abbé Toulou. Part. 2; chap. 2, §. 3. Du retour des saisons & des années extraordinaires.*

149. **C**E seroit peut-être assez d'avoir *conscrit* les jours des changemens de tems; mais quand les principes sont vrais, ils deviennent féconds. Tâchons donc d'en faire de nouvelles applications: si elles sont justes, elles confirmeront la probabilité des principes.

150. La force perturbatrice de la lune sur l'Océan, sur l'athmosphère, & généralement sur tout le globe, se déploie particulièrement autour de ses passages par ses apsides, à cause de la grande différence de distance entre ces deux tems. Mais les apsides ne sont pas fixes; elles changent de situation en avançant directement dans le zodiaque de quarante degrés par an, & achevant une révolution au bout de huit ans dix mois environ; d'où il doit arriver:

151. 1°. Que les apsides occasionnant dans l'athmosphère une perturbation qui leur est

propre, on la reconnoitra dans les divers points de leur révolution. Je trouve en effet, en rapportant les marées observées dans un certain port aux signes du zodiaque, que la marée la plus haute, qui [*cæteris paribus*] répond toujours au périégée, avance d'un signe à l'autre, de proche en proche, & d'année en année, en suivant le périégée lunaire.

152. 2°. L'action directe ou oblique d'une même force, faisant une impression relative à l'obliquité, il doit y avoir une grande différence dans l'impression des apfides lunaires, suivant la situation directe ou oblique dans laquelle elles se trouveront dans le zodiaque. La plus grande impression aura lieu vers les points équinoxiaux; car dans cette situation, l'action lunaire a une direction opposée à celle de la gravitation terrestre. C'est de là que proviennent les grandes perturbations équinoxiales, soit du côté du soleil, soit de la lune, sur les marées & sur les mouvemens de l'athmosphère. Je trouve dans les observations sur les marées, que j'ai déjà citées, que la marée moyenne de 1754 [année dans laquelle les apfides étoient dans les signes équinoxiaux], a été la plus grande de toutes celles qui sont comprises dans les observations. Nous avons remarqué ci-dessus [n°. 132] un semblable

excès dans les hauteurs du barometre.

153. 3^o. La situation des solstices est remarquable par rapport à un lieu particulier, car l'un s'approche le plus du zénith & de l'action directe, l'autre éloigne & rend oblique l'action de la lune, soit simple, soit modifiée par les apsides. Ce sont donc quatre situations extrêmes, qui doivent produire de plus grandes altérations dans les saisons. En effet, l'on peut remarquer, avec M. Lambert, sur la table des hauteurs *apogées & perigées* du barometre, que les irrégularités ont lieu dans les quatre situations principales des apsides, dans les équinoxiales par excès, dans les solsticiales par défaut; mais la perturbation qu'éprouve l'atmosphère, est également sensible dans ces deux cas [*].

154. Cela posé, je crois pouvoir tirer deux conséquences sommaires, que je prouverai par les faits autant qu'il sera possible :

1^o. Les saisons & les constitutions des années, doivent avoir une période à peu

[*] M. Ramazzini, dans ses *Constitutions épidémiques*, remarque qu'en 1690, année extraordinaire par les pluies, par le froid, par les maladies, le barometre a toujours été plus haut qu'à l'ordinaire. Les apsides de la lune étoient dans les signes solsticiaux.

près égale à la révolution de l'apogée lunaire, c'est-à-dire, de huit à neuf ans.

2°. Vers le milieu de cette période, c'est-à-dire, de quatre à cinq ans, il doit y avoir un *retour*; ce qui doit amener le plus souvent des années *extraordinaires*.

Eclaircissons l'une & l'autre proposition.

155. Pline avoit dit [*lib. 2, c. 97*], “ que les marées au bout de huit ans, sont rappellées aux *principes* de leur mouvement, & à des hauteurs égales par la révolution de la centieme lune ” : *maris aestus per octonos annos ad principia motus, & ad paria incrementa centesimo lune revocati ambitu*; & en parlant des saisons [*lib. 18, c. 25*], “ que les saisons subissent tous les quatre ans une espee d'*effervescence*, mais qu'elles en souffrent une plus marquée au bout de huit ans, par la révolution de la centieme lune ” : *tempestates ardores suos habere quadrinis annis... octonis vero augeri easdem centesima revolvente se luna*; d'où l'on voit, quoique Pline n'emploie qu'un nombre rond d'années & de lunaisons, que les anciens étoient plus observateurs que nous ne croyons [*]. Nous pouvons main-

[*] Pline paraît avoir eu la même pensée, lorsqu'il dit dans le même livre 18 : *Rudis fuit priscorum vita, atque sine litteris : non minus tamen ingeniosam fuisse in illis observationem apparebit, quam nunc esse rationem.*

tenant assigner la raison physique de ce retour des marées & des saisons au bout d'environ neuf ans, par la révolution des apfides lunaires.

156. J'avoue que l'indication de Pline m'a engagé à en chercher la preuve dans les observations, & j'en ai d'abord trouvé une entr'autres dans la mesure de la pluie. Je remarque en effet, que dans mon pays, les sommes de neuf années consécutives de pluies, sont égales entr'elles, ou du moins à peu près; & l'on ne retrouve point les mêmes approximations dans d'autres sommes prises, par exemple, de six, de huit, de dix ans.

De cinq suites de neuf ans, que j'ai rassemblées, une seule se refuse à la règle. En comparant de même les mesures de la pluie, données par l'académie royale des sciences de Paris, depuis 1699, jusqu'en 1752, nous avons six suites de neuf ans, dont trois plus grandes, trois plus petites, mais presque égales entr'elles des deux côtés. Ce point sera mieux éclairci par la suite de cet ouvrage; on peut cependant en déduire un corollaire économique: c'est que pour évaluer avec précision le produit d'une campagne, on doit le fixer sur un tableau de neuf années consécutives.

157. Quant aux écarts de la nature, qui n'arrivent que trop souvent dans certaines

années, ce que nous avons dit des situations des apfides lunaires dans les quatre points cardinaux du zodiaque, peut nous faire trouver une espece de regle sur ce point. Les apfides reviennent à la même situation après huit ou neuf années; il est donc probable que les saisons reviendront avec le même caractère & dans le même ordre, & que si une période a été remarquable par une année extraordinaire, soit par les pluies, soit par les orages, la période suivante ramenera les mêmes phénomènes.

158. Mais il faut remarquer que la situation est semblable dans les deux équinoxes, & que les apfides passent de l'un à l'autre dans quatre ans ou environ : les deux situations opposées des deux solstices présentent la même remarque à faire. Outre cela, les apfides passent d'un équinoxe à un solstice, & du solstice à l'équinoxe, en deux ans. De plus, les deux signes qui sont autour de chacun de ces quatre points, ont une situation respectivement égale, un *pouvoir* égal. Il pourra donc arriver 1°. qu'une année semblable à l'une des précédentes, fera la quatrième; 2°. qu'après une année *extraordinaire*, la quatrième le fera probablement aussi. Pline l'avait avancé sur la foi des anciennes observations. C'est de là apparemment que dérive la plainte populaire [chez nous] sur l'année bissextile, que l'on regarde

comme une année funeste & de mauvais augure; & il est possible que cela soit, si on la rapporte à une *quatrième année* antérieure, soit qu'elle ait été bissextile ou non. Un vieux & habile économiste m'assurait que l'on était sûr, si l'on pouvait garder ses bleds, de les vendre chèrement tous les quatre ans; 3°. après une année *extraordinaire*, la troisième peut l'être aussi, parce que les apsidés passent dans deux ans des points équinoxiaux aux points solstitiaux, & *vice versa*; 4°. deux années de suite peuvent avoir la même constitution dangereuse, comme on l'observe, à cause du *pouvoir* égal des deux signes qui sont placés à côté de chacun des points cardinaux; 5°. les années dans lesquelles les apsidés se trouvent dans les signes intermédiaires ♄, ♃, ♀, ♁, devraient être tempérées & bonnes. J'ai quelques observations qui favorisent cette pensée, par exemple, l'année dernière 1773.

159. Telles sont les conjectures que l'on peut tirer sur les périodes simples des années. Si on les multiplie, on aura des périodes composées. La plus remarquable semble être celle de dix-huit ans [*]: elle embrasse à

[*] J'observe que cette année [1774] ressemble beaucoup à la dix-huitième antérieure [1756], par une certaine disposition aux oura-

peu près deux révolutions des apfides, une révolution des nœuds, & cette révolution de deux cents vingt-trois lunaifons, appelée *saros* par les Caldéens, qui ramene les mêmes mouvemens de la lune par rapport au foleil & à la terre, avec les mêmes inégalités. Mais, en multipliant les périodes, il reftera de l'ambiguïté d'un an à l'autre, par les caufes que nous avons expofées ci-devant : c'eft cependant quelque chofe que d'avoir trouvé des approximations telles qu'on peut en attendre en physique. La comete attendue en 1757, retarda plus d'un an, & l'on prédit cependant fon retour. Il fuffit à un *météorifte*, à un économé, de pouvoir fe tenir fur fes gardes.

160. On ne doit pas s'attendre à un retour exact, même par les principes que nous avons pofés; car les mouvemens des aftres, en rigueur, font incommenfurables. L'apogée lunaire revient à la même fituation après huit ans dix mois, en négligeant les heures & les minutes: donc à fon premier retour il fe trouvera éloigné de la même fituation avec le foleil, de deux mois ou de deux fignes; après la feconde période, de quatre;

gans qui régnerent cette année-là, comme ils ont régné jufqu'à préfent dans celle-ci.

après la troisieme , de six ; de maniere que si au commencement la saison était l'hiver , après trois révolutions completes , ce sera le cœur de l'été ; ce qui emporte une suite différente de météores. Après six révolutions de neuf ans [en retranchant une année , à cause de deux mois qu'il faut soustraire six fois] , c'est-à-dire , au bout de cinquante-trois ans , le cinquante-quatrieme devrait être semblable au premier désigné , quel qu'il soit. Il faudrait , pour prouver cela , une suite bien longue d'observations. Je remarquerai seulement qu'en 1699 , la quantité de pluie tombée à Paris , fut de dix-huit pouces huit lignes , & en 1752 [qui est la cinquante-quatrieme année correspondante] de dix-neuf pouces quatre lignes , avec la différence de huit lignes seulement. J'avoue que les années suivantes ne répondent pas de même. La somme de la premiere suite de neuf années , est de cent soixante pouces trois lignes ; celle de la sixieme suite , de cent soixante pouces quatre lignes , avec la différence presque incroyable d'une seule ligne.

161. Pour mieux faire connaître ces périodes [que l'on ne doit pas prendre à toute rigueur] , je donnerai une petite chronique des années pluvieuses , que j'ai tirée de la *Collection académique* , tom. VI , & d'autres

mémoires. Je ne donne ici que les seules années; mais je puis indiquer en détail les pays, & d'autres circonstances de ces inondations, &c.... [*]

Vous verrez dans la chronique, que l'intervalle entre les années *extraordinaires* est de quatre, de cinq, de huit, de neuf, ou de multiples de ces nombres. Vous verrez que ces années se trouvent liées avec la situation des apfides lunaires, près des points cardinaux, & principalement des équinoxes. J'avais soupçonné d'abord que les deux situations équinoxiales occasionnaient le plus souvent des pluies excessives, & les solstices, la sécheresse; mais je crois plus vrai de dire que toutes ces situations causent, en général, l'intempérie des saisons; car on doit remarquer encore qu'à une longue humidité succède ordinairement une longue sécheresse, & *vice versa*.

Table des années les plus célèbres par les pluies & par les inondations, avec les apfides lunaires près des équinoxes.

Années de notre ère. 479, 520, 587, 591, 596, 676, 684, 883, 887, 906, 941, 1175, 1250, 1258, 1281, 1321, 1330, 1333, 1369, 1401, 1405, 1421, 1432, 1449, 1467, 1528, 1532, 1541, 1559, 1564,

[*] Voyez les éclaircissemens & additions.

1591, 1599, 1600, 1608, 1612, 1613, 1617, 1666, 1667, 1683, 1688, 1693, 1702, 1728, 1733, 1746, 1754, 1755, 1764, 1765, 1772.

Avec les apfides lunaires près des solstices.

Années de notre ere. 262, 457, 589, 637, 647, 682, 716, 792, 858, 876, 1014, 1031, 1230, 1264, 1268, 1314, 1456, 1495, 1557, 1624, 1690.

§. 4. *Conjectures sur les heures des pluies.*

162. Nous n'avons jusqu'ici de conjectures sur les pluies que par rapport aux années & aux jours. En suivant les mêmes indications, & la méthode des observations comparées, qui sans doute est la seule raisonnable lorsqu'il s'agit de probabilités, j'ai voulu essayer de découvrir quelque chose sur les heures des pluies. Si mon prédécesseur [*], qui a commencé le journal météorologique, avait noté les heures & d'autres circonstances des météores qu'il a observés dans ce pays dans l'espace de plus de quarante années, son recueil eût été un trésor de connaissances pour moi & pour la physique. Il n'observait qu'à l'heure de midi, qu'il avait choisie, & il ne se souciait pas de ce qui arrivait dans les autres heures,

[*] M. le marquis Poleni. *Voyez les éclaircissimens & additions.*

excepté de la pluie, qu'il mesurait à la fin de la journée, qu'il notait dans son journal. Je connais par-là les jours pluvieux; mais je ne fais ni combien de fois, ni à quelle heure il a plu.

163. Ce n'est que depuis huit ans que je tiens un registre exact des phénomènes météorologiques. Je n'eus pas moi-même, au commencement, le soin de noter scrupuleusement les heures de toutes les pluies : je me bornai à marquer celles du matin, du soir, du jour & de la nuit. C'est depuis trois ou quatre années seulement que j'y apporte plus de soins, parce qu'il m'est venu quelques soupçons dans l'esprit. Enfin, voici quel est le résultat de mes mémoires.

164. J'ai voulu d'abord examiner s'il pleut plus souvent pendant la nuit que pendant le jour; & j'ai trouvé qu'il pleuvait beaucoup plus souvent pendant le jour; car, parmi mille deux cents soixante-dix pluies remarquables consignées dans mon journal, il n'y en a que trois cents quatre-vingts-neuf, c'est-à-dire, à peine le tiers, qui soient tombées pendant la nuit, les huit cents quatre-vingt-une restantes ayant eu lieu pendant le jour; & en supposant même que j'eusse oublié quelques pluies nocturnes, à cause du sommeil, & malgré la vigilance de quelques personnes que j'ai coutume

d'interroger, on ne doit pas croire que ce nombre égalât jamais celui des pluies diurnes.

165. La cause de cette différence peut être attribuée à l'électricité de l'athmosphère; car on a observé que celle-ci commence à se manifester au lever du soleil, & cesse de donner des signes au coucher de cet astre; d'où l'on pourrait conclure, avec quelque vraisemblance, que ce sont les rayons de la lumière du soleil qui, en se frottant dans l'air, y excitent l'électricité. Cette électricité de l'air doit se porter vers la terre, & entraîner avec elle les vapeurs ou les parties de l'eau, lorsqu'elles se trouvent rassemblées en quantité; ce qui doit produire la plus grande fréquence des pluies pendant le jour [*]. On pourrait même dire que la chaleur

[*] Cette observation sert à confirmer le soupçon avancé ci-dessus [n^o. 148 dans la note], que les corps célestes peuvent s'électrifier réciproquement par la voie de la lumière. D'après cette conjecture, la lune contribuerait à cet effet général par sa lumière réfléchie, en électrisant plus ou moins la terre & l'athmosphère, par exemple, dans la pleine lune *en plus*, dans la nouvelle *en moins*. Cette électricité en plus ou en moins, pourrait produire également l'élévation & la chute des vapeurs que l'on observe dans ces tems-là, avec la perturbation de l'air: dans les quadratures, l'électricité serait médiocre;

du jour éleve plus de vapeurs, ou qu'en rendant l'air plus léger, elle les fait tomber plus aisément. Cette dernière conjecture est appuyée sur ce qui suit.

166. J'ai voulu aussi examiner s'il pleut plus souvent le matin que le soir; mais je n'ai pas trouvé une grande différence. Cependant il pleut moins souvent avant qu'après midi; car dans le nombre de mille dix-neuf pluies, j'en trouve cinq cents soixante-dix-huit arrivées le soir, & quatre cents quarante-une le matin. On doit cependant remarquer une espèce d'alternative d'une saison à l'autre: car dans le printems, en avril, en mai, il pleut plus souvent le soir que le matin. Vers la fin de l'été & dans l'automne, les pluies & les orages arrivent en général plus souvent le matin, peu de tems après le lever du soleil, que le soir.

167. On desirera sans doute une règle plus précise sur les heures des pluies. Je vais hasarder mes conjectures. J'observais quelquefois qu'au lever ou au coucher de la lune, à son passage par le méridien, soit supérieur, soit inférieur, c'est-à-dire, aux

d'où proviendrait une espèce de calme dans l'air & dans la mer. Le lever & le coucher de la lune donneraient aussi quelque impression à l'atmosphère. On en verra bientôt des preuves très-claires.

heures à peu près où la marée commençait à monter ou à descendre *dans la mer voisine* [*], j'observais, dis-je, que le vent se levait, se calmait, ou se renforçait; tantôt le ciel se couvrait, ou redevenaiterein; tantôt la pluie commençait, cessait, ou devenait orageuse, &c.... ce qui me fit soupçonner que la lune, par sa révolution diurne dans les quatre points principaux de l'horison & du méridien, que j'appellerai *les angles de la lune*, pourrait régler les heures des pluies.

168. Cela me porta à diviser une grande planche en vingt-quatre colonnes, pour les vingt-quatre heures du jour, en distinguant les douze du matin des douze du soir. Ayant ensuite parcouru mon journal, je notais chaque pluie [avec le jour du mois & l'année] & je la plaçais dans la colonne correspondante à l'heure marquée par le journal. Je cherchais sur-le-champ la situation où était la lune dans ce moment, en notant le lever par la lettre L, le coucher avec la lettre T, &c.... Si la lune se trouvait près ou loin de quelqu'un de ses angles, je tirais une barre ---. Enfin, le résultat de cet examen a été, que sur sept cents soixante pluies,

[*] Le golfe & le port de Venise. *Voyez les éclaircissmens & additions.*

six cents quarante-six ont commencé [à une demi-heure près] avec les *angles de la lune*; cent quatorze seulement se refusent à cette règle [*].

Je crois que cet accord se vérifie à peu près, lorsque les pluies cessent, sur-tout celles d'une longue durée; mais j'avoue que je n'ai pas eu le tems de vérifier ce point, dont j'ai cependant quelques exemples. Plusieurs pluies qui ne s'accordent pas avec la lune, s'accordent avec le soleil, c'est-à-dire, dans les mêmes angles, du lever, du coucher, &c.

[*] Peut-être trouverait-on ces cent quatorze pluies combinées avec le lever ou coucher de quelques planetes, ou de quelqu'étoile ou amas d'étoiles remarquables. M. Grafft assure dans les mémoires de Pétersbourg, qu'il ne se leve ni ne se couche aucune planete sans quelque mouvement de l'air. Je pense que cette influence des planetes & des étoiles mériterait un plus grand éclaircissement, quoique l'opinion commune soit contraire à cette idée. On prétend, par exemple, que lorsque toutes les planetes se trouvent dans les signes septentrionaux, elles occasionnent de grandes chaleurs: c'est peut-être l'effet du hasard; mais nous l'éprouvons à présent à la fin de juillet & au commencement d'août [1774]. L'hiver de 1770 fut très-froid; & les planetes, excepté Saturne, étaient dans les signes méridionaux.

Je n'ai pas eu non plus le tems d'examiner s'il y a quelque heure du jour plus pluvieuse qu'une autre, & laquelle ce pourrait être.

170. Cette regle, quelle qu'elle soit, peut être d'un grand usage pour la campagne, pour les voyages, &c... Il ferait donc à propos d'ajouter au calendrier que j'ai déjà proposé, les heures du lever & du coucher de la lune, & celles de ses passages par le méridien, quoique celles-ci puissent être aisément déterminées par les deux premières, en prenant le milieu entre les heures du lever & du coucher pour le passage supérieur, & entre le coucher & le lever suivant pour l'inférieur; car on n'a pas besoin de la précision astronomique pour les usages que nous avons en vue [*].

171. Les heures du lever & du coucher de la lune étant marquées, elles indiqueront combien de tems on jouira chaque nuit de sa clarté; ce qu'il est très-utile de savoir, pour les ouvrages de la campagne, pour les voyages, &c....

172. Les passages de la lune au méridien,

[*] Tout ce que l'on peut desirer à cet égard, se trouve dans la *Connaissance des tems*; mais il faudrait un petit livre portatif pour chaque pays, qui aurait une différence sensible de latitude.

qui font liés au tems de la haute marée; fuivant les différens ports, ferviront de regle pour y entrer & pour en fortir.

173. On retire un grand avantage de l'indication de ces heures. On a observé [& c'est l'objet d'un proverbe usité dans un port voisin d'*ici*] que les orages & les mauvais tems se forment lorsque l'eau *tourne*, c'est-à-dire, au commencement de la haute ou de la basse marée; mais avec cette différence, qu'ils durent plus long-tems si la marée monte, & qu'ils se dissipent plus tôt lorsque la marée baisse, les nuages & les vents fuivant en quelque forte les mouvemens de l'eau de la mer.

174. Les mêmes heures devraient être observées par les médecins & par les curés; car on croit qu'elles font *critiques* pour les malades. Il faudrait encore vérifier cet axiome d'Aristote, qui dit que tous les animaux naissent dans les heures où la marée monte, *æstu ascendente*, & qu'ils meurent dans le tems qu'elle baisse, *æstu recedente*.[*].

(*La suite au Journal prochain.*)

[*] Voyez les éclaircissmens & additions.



II. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E X L V I.

Sophie à madame E. Samedi 27 juin.

JE reçois enfin une lettre de mon frere, ma chere maman ; mais je n'ai guere le tems d'en faire une copie. Il est à Dantzic. Mille embarras l'ont empêché de m'écrire plus tôt. Il est fort étonné de mon silence ; cependant je lui ai adressé plusieurs lettres. Il m'écrit avec beaucoup de tendresse. Il n'est point encore le maître de disposer de lui ; mais il viendra dans peu me chercher. Autant cette nouvelle me fait plaisir, autant elle afflige madame Van-Berg. Elle dit qu'elle ne peut pas me permettre de partir, tant que Julie sera malade.

* * *

Dans cet instant elle est venue dans ma chambre me lire une lettre de M. Puff. J'ai eu un rude combat à soutenir. Elle ignore la lettre que son frere m'a écrite, en accompagnant son cadeau ; mais elle m'assure que jamais M. Puff ne se désistera de son entreprise. Je voudrais pouvoir vous communiquer cette lettre. On y voit à chaque ligne l'homme de sens ; — & j'ai pitié de ce brave

E ij

homme. Je prie mon frere d'accélérer, autant qu'il sera possible, ses affaires & mon départ. Mon cœur est faible, --- je l'avoue; jè craindrais qu'il ne pût résister. L'intégrité est l'arme la plus redoutable avec laquelle on peut l'attaquer.

* * *

Je me trouve dans le plus cruel embarras, ma chere maman, & vous allez condamner mon imprudence. Il y a quelque tems que je reçus le billet, dont voici la copie :

A Sophie.

« Madame R**. que je fais de tems en tems venir auprès de moi, m'a dit que vous n'avez pas de fortune, ma chere demoiselle. Ce n'est que malgré moi que je me mêle des pauvres gens; mais je veux faire une bonne œuvre. Nous sommes membres de la magistrature, & nous pourrons vous aider. Venez demeurer chez moi, vous y ferez ce qu'il y aura à faire dans la maison. J'ai une petite fille, & un fils qui est déjà étudiant. Vous parlerez français avec l'un & l'autre. Mon fils qui vous a vue au concert, me demande instamment cette grace. Vous aurez les hardes que je quitterai; & comme vous desirez de passer en Angleterre, mon fils, qui doit y aller dans une année, vous y conduira sans qu'il vous en coûte rien, pourvu que vous sachiez vous accommoder avec nous. On

me dit que vous croyez être belle. Eh bien , mon fils n'est pas précisément un connaisseur ; mais si vous savez vous insinuer auprès de lui , j'espère de l'avoir plus souvent au logis ; car je l'aime fort , & je ne voudrais pas qu'il allât courir le monde. Vous me répondrez dans la huitaine. Je suis votre bien affectionnée , AN. GROB. »

Si j'avais vu le porteur de ce libelle , je ne fais ce que j'aurais fait. Quoi qu'il en soit , je me trompai en imaginant que c'était une invention de madame R** , qui cherchait à m'humilier. La lettre est très-réelle , elle vient d'une personne connue , très-riche , & par cette raison très-considérée , à la honte de notre siècle & de quelques autres. Au bout de quelques jours , je vis paraître un laquais dans une superbe livrée , qui me demanda de sa part , si j'avais reçu le billet. Je répondis affirmativement , & voici la réponse que je lui fis dès le lendemain.

« Madame. Je présume que vous n'auriez pas eu la témérité de m'adresser une lettre dont une femme du plus bas ordre aurait dû rougir , si quelqu'extravagante ne vous avoit pas persuadé que je suis sans fortune. Elle s'est trompée , je ne suis pas pauvre ; mais comme je suis étrangère dans ce pays , je pourrais peut-être avoir besoin d'argent. Dans ce cas , qui n'est guere probable ,

j'aurais recours à quelques bagatelles que la porteuſe de ce billet vous fera voir, & que je pourrais même vous vendre, ſi vous le deſirez. SOPHIE. »

J'envoyai avec ce papier les boucles de brillans, reçues de M. Puff. Elle répondit « qu'elle me faifait des excuſes de n'avoir mal connue; que le travail de ce bijou étoit ſi beau, qu'elle ne croyait pas pouvoir réſiſter à la tentation de les garder; mais que comme elle ne pouvait toucher que dans quelques jours certaine ſomme, elle n'oſait pas encore en demander le prix. » Juſqu'ici, j'étais charmée d'avoir montré à cette femme que je ne ſuis pas pauvre. Je comptais de me tirer d'affaire, au cas qu'elle voulût ſavoir le prix, en demandant le double de ce qu'elles valent. Mais je ne fais trop comment apprécier ces boucles; d'ailleurs M. Puff peut revenir d'un moment à l'autre; & ſi je ne pouvais pas lui remettre ſon préſent dès qu'il arrivera, quelle honte! Mademoiſelle Nika (c'eſt la ſuivante de Julie), qui a porté la lettre & le paquet ſans en ſavoir le contenu, eſt à préſent à la campagne; qui enverrai-je pour avoir mon paquet? Je me ſuis jetée dans un affreux embarras.

L E T T R E X L V I I.

Henriette, à Sophie ſon amie. Memmel 20 juin.

Ce que je vous écris aujourd'hui, ma

chere Sophie, c'est comme si madame E. le dictait. Elle ne peut plus tenir la correspondance ; & cependant vous attendrez une réponse à votre lettre du 13 : c'est la dernière que nous ayons reçue. Je fais tous vos secrets, quoique vous ne m'en ayez rien dit dans aucune de vos lettres.

Je veux commencer par vous en dire mon avis. Je vous conseille de prendre M. Puff. Tout au moins devez-vous étouffer cette inclination pour M. Les, que nous trouvons dans presque toutes vos lettres. Elle vous nuira dans toutes les circonstances pareilles à celle-ci. Voyez combien Hortense (sans vanité, je la hais de tout mon cœur) est devenue malheureuse par la même raison. Supposons que M. Les vous aimât, ce que je ne crois pas : ce qu'il a fait, c'est ce qu'aurait fait de même toute autre personne voyageant avec vous, pour peu qu'elle eût eu des yeux & un cœur. Vous savez que je n'ai pas pu fuir l'autre sexe aussi scrupuleusement que vous, quoique j'aie toujours agi en tout bien & tout honneur. Je connais ces créatures. Comme le loup, apercevant la trace d'une pauvre brebis, flaire, dresse sa moustache, secoue son poil, courbe son corps & saute sur sa proie, de même lorsqu'une de nous s'écarte du bercail, c'est-à-dire, de l'appartement de sa mere, ces drôles

levent hardiment les yeux; ils se glissent sur nos pas, jusqu'à ce qu'ils soient à portée; ils rangent les plis de leurs manchettes, les pans de leur veste, ou les boucles de leurs cheveux; ils s'inclinent profondément, très-profondément, ô! jusques dans la poussière, d'où ils sont tirés; & pft! ils saisissent leur proie. Si le faible agneau leur échappe, le champ est vaste, --- l'animal carnassier va tranquillement son chemin; il cherche jusqu'à ce que sa griffe accroche une autre créature stupide. --- Tel est l'amour dans l'autre sexe. --- Pour nous, au contraire, nous sommes comme des agneaux dans la prairie. Voilà un papillon qui vole. Ah, qu'il est brillant! Nous voudrions bien le voir de plus près. Il voltige autour du troupeau. Ah, s'il s'approchait davantage! Il vient, & se pose à notre portée. Stupides, comme il convient à des agneaux, nous nous approchons, nous levons la tête, nous lui faisons signe des yeux, --- beh! Enfin nous voulons le saisir; --- il s'envole. --- Eh, laissez-le voler! Le monde est plein d'insectes de son espèce. Point du tout, voilà la jeune brebis qui devient malade; elle ne veut plus ni boire, ni manger. (Demandez plutôt à Julie, --- d'ailleurs, une aimable enfant.) Elle reste couchée jusqu'à l'automne, --- alors tous les jolis petits insectes sont bien loin. --- Mais

je parle par énigmes; c'est tout comme si je disais en langage vulgaire, l'âge des fouscis approche, nous devenons de vieilles filles; & ces papillons, si jolis, si charmans, ne sont plus que de misérables chenilles engourdies & sans force. (Votre haute sagesse décidera si tout cela est conforme à la physique & à l'histoire naturelle.) Et que nous restet-il des fruits de l'été? Oserais-je le demander? Rien, que le repentir; rien, que ce vœu stérile! *O, si l'été pouvait revenir!*

Voilà en vérité de jolis écarts; c'est ainsi que sont toutes mes lettres. Où en étais-je? Oui, supposons même; — vous aurez soin de tousser si je m'écarte encore; supposons donc que M. Les vous aime. Je ne demanderai pas, où est-il? qui est-il? reparaitra-t-il? est-il en état d'entretenir une femme? O, direz-vous, il est riche... Fort bien; son fonds est peut-être assigné sur le pharaon, sur la bassette. Mais malheur à moi! vous n'accorderez jamais que votre homme merveilleux aime le jeu. Pourquoi non cependant? N'est-ce pas de là que subsistent aujourd'hui la plus grande partie des armées? Que trouvez-vous à dire à un fonds qu'on acquiert aisément avec une conscience large, de l'adresse & un tact fin dans le bout des doigts? Mais ce n'est pas tout cela que je voulais vous demander. Au nom de Dieu,

Sophie, as-tu perdu le sens? Oseras-tu jamais paraître devant les yeux de cet homme? Que doit-il penser de toi? Je fais que tu es fâchée que je sois instruite de l'aventure d'Insterburg, quoique tu sois dans tout cela très-innocente; comment peux-tu penser à un homme, — qui en a été le témoin?

M. Puff au contraire est un galant homme. Sa lettre vaut mieux que tout le journal des voyages de M. Lefs. — C'est un homme établi. — Ce n'est pas un papillon, C'est un homme dont on est sûr qu'il t'aime. Il est riche. — Ah! chut, je te vois froncer le sourcil, avancer dédaigneusement la lèvre; mais je n'en crois pas un mot; — quand vous le jureriez par — le Styx; — non, pas même par la joie d'un jour de noce; je ne puis croire, mademoiselle, qu'il vous soit indifférent d'être une pauvre femme, ou une riche dame. — Malepeste! un tas de diamans valant entre freres tant de mille écus; — des pendans d'oreilles pour une femme double; & faire une banque de mille ducats! — Halte-là, vous ne jouez pas. — C'est égal; mille ducats feront pour vous comme rien. Ah, Sophie, Sophie! cela doit t'attirer & moi aussi, ou nous sommes les deux sages de notre sexe. De plus, M. Puff n'est plus un jeune étourdi; c'est un homme raisonnable, solide; & ceci, je pense, doit avoir

beaucoup de poids aux yeux d'une jeune fille. Tout le reste de la troupe qui voltige autour de nous est encore à la bavette. — Outre cela, il est — bref, il est venu (la pauvre enfant, elle va atteindre son *flacon* ! aie le courage de lire jusqu'au bout, ma chère) il est venu autrefois à Memmel. Madame E. l'a connu avant qu'elle s'établît en Allemagne. En général il est connu ici, comme doit l'être un étranger qui a fait fortune ; & la recherche qu'il fait de toi est unanimement approuvée, c'est-à-dire, de madame E. & de moi.

Vous savez maintenant ma façon de penser. Au fond, elle vous importe fort peu. Vous voudriez savoir l'avis de notre bonne maman. Vous venez de le lire, ma chère ; car en tant que plus jeune encore que vous, je ne hasarderais pas d'écrire quelque chose comme cela, si elle ne me l'ordonnait pas elle-même. Je dois ajouter de sa part, « qu'elle vous invite à rester à Königsberg, seulement jusqu'à ce que l'affaire de M. Puff soit terminée ; & au cas que vous ne vous déterminiez pas à lui donner la main, en quoi vous êtes entièrement libre, elle vous prie de revenir, sans perdre un instant, auprès de nous. » Elle ne cesse de regretter la facilité qu'elle a eue de consentir à votre désastreux voyage. Après tous

les ravages que la guerre a causés en Saxe, elle n'espère plus de recevoir aucune nouvelle de sa fille [*]. Au reste, elle croit que vous devez déclarer sans détour à madame Van-Berg tout ce qui s'est passé entre son frère & vous. « Une jeune personne, dit-elle, qui veut faire la mystérieuse dans des choses de cette nature, s'expose à des embarras qui lui causeront du chagrin. » Vous comprenez, ma chère, qu'il doit m'en coûter beaucoup d'avoir à vous écrire des choses que vous ne manquerez pas de passer sans les lire; car s'il n'y a pas du mystère dans un tendre engagement, c'est de l'amour à l'allemande... C'est pour cela que nos voisines donnent à leurs passions le nom d'*intrigues*, parce qu'elles en imposent toujours à leur propre conscience, ou à celle de leurs amans. Quoi qu'il en soit, faites à cet égard tout ce que vous voudrez.

Vous pouvez croire que nous soupçons toutes après votre retour. Vous serez maintenant prodigieusement prudente; mais je n'en serai pas moins votre fidelle HENRIETTE.

P. S. N'allais-je pas oublier une affaire vraiment essentielle? Ces boucles! --- Mon

[*] Cette fille de madame E... était mariée à un major, & elle avait suivi son mari dans cette guerre.

enfant, étais-tu donc hors de sens? O! il faut que je te querelle. Rougis donc de cet orgueil & de cet emportement, qui t'a entraînée, *soit dit sans flatterie*, dans une démarche absolument folle. Faire étalage d'effets qui ne sont pas à toi, que tu te faisais peine d'accepter de M. Puff, que tu étais peut-être dans le cas de lui rendre! Sonde ton propre cœur, — & fois effrayée, comme je la suis. Tu fais combien tu es chérie de notre bonne vieille maman; mais fais-tu ce qu'elle dit? « Si j'étais cette madame Grob, je garderais les boucles, jusqu'à ce que j'eusse humilié, autant que je le pourrais, cette fille — orgueilleuse. Quelle imprudence, ajoute-t-elle, de confier à une femme de cette sorte des effets d'un si grand prix! » — Ne te fâche pas, ma chère amie; pour cette fois tu es forcée d'avouer que ton *orgueil* . . . mais je veux, avant que de fermer ma lettre, effacer cet odieux mot . . . que la trop haute opinion que tu as eue de ma Sophie, peut te faire commettre des fautes qu'un caractère doux & modéré ne ferait jamais. Considère combien tu manquerais ton but, si cette femme venait à découvrir l'état des choses. Et combien cela ne peut-il pas arriver aisément! Bien plus, M. Puff peut être instruit de cette affaire. — Mais tu ne veux pas que je fasse bouillir ton sang échauffé; tu veux des conseils. Eh bien, il

n'y a point d'autre moyen que d'accepter tous les présens de M. Puff, & de laisser ensuite les boucles à madame Grob. Je fais fort bien par quel endroit ce conseil peut te paraître difficile; mais je t'en prie, oublie cette aventure, & décide-toi au moment que tu recevras cette lettre. Et maintenant, adieu; j'efface tous les mots qui pourraient te déplaire, *orgueil, vent, vanité.*

De la main de madame E. inclus dans la lettre précédente.

Reviens auprès de nous, ma chere enfant. Tant que ton frere sera attaché à un grand seigneur, il ne sera jamais assez libre pour que tu puisses compter sur lui pour t'accompagner. Je serais inconsolable si tu étais arrêtée quelque part. Mon cœur me dit que ma fille n'est plus; & ce cœur ne veut point être séparé de mon autre fille. Si tu veux suivre mon conseil par rapport à M. Puff, que je connais comme un très-honnête homme, reste où tu es, jusqu'à ce que tu m'apportes toi-même la nouvelle de ton bonheur. — M. Schulz ne me plaît pas: je souhaite un meilleur mari à la bonne Julie; quoique je ne connaisse pas encore toutes les circonstances de son histoire [*]. —

[*] Cette histoire est détaillée dans une suite de lettres que le traducteur donnera peut-être à la suite de celles de Sophie.

Garde-toi d'aigrir davantage Hortense : je crois voir en elle une personne dont la conscience est troublée. Observe ce qui arrivera ; elle acceptera M. Malgré. — Je te tiens compte de l'exa titude avec laquelle tu m' cris. J'ai chargé notre Henriette de te mander tout ce qu'il faut que tu saches. — Je n'aurais pas cru qu'il m'import t autant de savoir ce qui se passe dans le monde. Que je serai satisfaite , quand je te reverrai , heureuse de l'une ou de l'autre maniere , dans les bras de ta bonne maman E. !

III. Programmes de la société des philantropes. N^o. I. Question politique.

DEPUIS près de deux mille ans, la nation juive, séparée de toutes les autres par des cérémonies singulières & un culte exclusif, auquel elle tient avec enthousiasme, est dispersée sur le globe. L'intérêt du moment, plutôt que l'esprit de l' vangile, l'a fait tolérer & opprimer tour à tour. On lui a souvent disputé par fanatisme les droits imprescriptibles de l'humanité ; dans les siècles ténébreux du moyen âge, on lui a imputé tous les maux physiques qui d solaient la terre ; ces crimes imaginaires l'ont fait dépouiller de ses biens ; on a dressé des b chers pour l'anéantir, & ses restes infortunés ont été

proscrits. Cette nation malheureuse & presque indestructible ayant excité la cupidité, elle a racheté furtivement une existence précaire, onéreuse aux peuples, & profitable uniquement au fisc & aux droits seigneuriaux, en lui interdisant les fonctions ordinaires de citoyen, l'exercice des arts & métiers, presque tout moyen honnête de gagner sa subsistance; on l'a forcée de s'appliquer à un genre d'industrie, dangereux surtout pour la campagne: nouveau motif de proscription. Si les principes de la tolérance religieuse paraissent assez reconnus dans notre siècle, ceux de la tolérance politique des juifs sont fort douteux; & ce problème intéressant est encore à résoudre. Sans réfléchir sur l'augmentation du revenu public, qui ne doit jamais être un argument décisif, quand le salut des peuples est compromis, on a souvent voulu prouver que les juifs étaient utiles pour le commerce de la campagne & pour les entreprises qui demandent le bon marché. On a trouvé que par cette raison celles-ci leur convenaient beaucoup mieux, parce qu'accoutumés à une moindre aisance, ils pouvaient travailler pour de moindres salaires; que si au contraire on leur accordait une plus grande liberté civile, ils pourraient exercer avec succès les arts libéraux & mécaniques; & que la

la préférence, qu'on ne manquerait pas de donner aux chrétiens à mérite égal, les forceraient sans doute de pousser leurs travaux au plus haut degré de perfection. D'un autre côté on a objecté, que leur industrie était ruineuse & calquée sur la fraude; que dans les villes ils recelaient les effets volés & rongeaient les patrimoines par l'usure, dont ils font les suppôts d'autant plus dangereux, qu'il est difficile de les en convaincre; que dans les campagnes ils dévoraient la substance des cultivateurs par des avances faciles, des remboursemens extorqués à contretems, des distractions forcées des instrumens du labourage & des biens fonds même, qui leur sont en grande partie hypothéqués, ou dévolus dans les pays où on les tolere.

Ces considérations opposées ont engagé une société de philanthropes à proposer cette question délicate, pour sujet d'un prix de 300 livres, qu'elle accordera le premier de janvier 1779 au mémoire qui remplira le mieux ses vues. La société, en appréciant le mérite d'une diction pure & éloquente, s'attachera de préférence à la justice & à la clarté des raisonnemens, & demande plutôt des calculs que des déclamations. Les mémoires pourront être écrits en français, en latin ou en allemand, & seront adressés francs de port à M. de Turkheim, secrétaire

de la société, rue Brûlée, à Strasbourg. Le concours est ouvert jusqu'au premier décembre.

N^o. 2. *Question économique.* L'économie rurale, traitée d'une manière scientifique, éclaire sans doute beaucoup le cultivateur praticien; mais celui-ci, esclave de la routine, est ordinairement difficile à persuader, lorsqu'il s'agit de faire quelque changement dans l'exploitation de son terrain, ou de cultiver quelque production nouvelle; des essais même d'une utilité constatée & faits par des personnes qui ont une influence puissante sur sa façon de penser, ne suffisent souvent point à détruire un préjugé enraciné. Gardons-nous toutefois de l'opinion dangereuse de la généralité des propositions économiques; en vain le novateur prétend perfectionner l'agriculture, s'il ne s'est bien assuré d'avance, que la nouvelle production qu'il conseille, est appropriée au climat, à la nature du sol, de l'engrais, & autres circonstances locales.

Une société de philanthropes, dont le but principal est de se rendre utile aux hommes, qui a particulièrement en vue la perfection de l'agriculture, mais qui, convaincue que les opérations en ce genre manquent pour la plupart leur effet pour être trop générale, voudrait les restreindre aux

besoins du local, proposée à tous les citoyens versés dans les secrets de l'économie rurale, cette question; savoir, quelles sont les productions agricoles capables de faire des objets utiles de consommation, de commerce, qui manquent dans la généralité d'Alsace, & que l'on y peut cultiver avec succès?

La société souhaite que l'on examine avec soin, quel climat, quel sol, quel engrais, &c. demande chacune des productions proposées? Dans quel pays on les cultive avec plus de facilité & de succès? Quel canton de l'Alsace conviendrait le mieux, à tel ou tel nouveau semis? Quelle serait l'influence de cette nouvelle plantation sur les autres branches de l'agriculture, par rapport à la quantité & à la qualité des anciennes productions indigènes; quelle sur l'état individuel de chaque cultivation, & quelle sur celui de la province entière?

La société, dans l'examen des mémoires envoyés au concours, s'arrêtera moins à la quantité des productions indiquées, qu'à la solidité, à la clarté, dont on démontrera la facilité de cette innovation, & l'utilité qui en peut résulter. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de vingt ducats. Les mémoires peuvent être écrits en français, en latin ou en allemand, & doivent être adressés francs de port, au plus tard le premier

décembre de l'année courante, à M. de Turkheim l'ainé, secrétaire de la société, rue Brûlée, a Strasbourg.

IV. *Nouvelle édition in-4°. des œuvres de M. Gessner.*

LA manière favorable, dont l'édition française in-4°. des nouvelles idylles de M. Gessner a été accueillie des connaisseurs, & le desir qu'on lui a témoigné de voir paraître ses autres ouvrages exécutés dans le même goût, ont engagé M. Gessner à entreprendre l'édition d'un second volume in-4°, qui contient ses premières idylles, & le poème du premier navigateur. Ce volume est orné de dix estampes & d'un grand nombre de vignettes toutes relatives à leurs sujets, inventées, dessinées & gravées par l'auteur. On peut assurer que la traduction ne laisse rien à désirer.

Plusieurs raisons ont fait préférer la voie de la souscription qui est le 18 livres de France pour ce nouveau tome. On en paie la moitié d'avance, & le reste en recevant l'exemplaire.

Les suffrages des connaisseurs, & l'accueil qu'on fera à ce nouveau volume, engageront l'auteur à publier successivement toutes

ses œuvres, qui formeront en tout quatre volumes in-4^o.

Les personnes qui n'ont pas eu occasion de souscrire en son tems pour le premier tome de cette édition, qui a paru sous le titre de *Contes moraux & nouvelles idylles, &c.* sont prévenues qu'il en reste encore quelques exemplaires, que l'auteur cédera au prix de souscription de 18 livres de France, à ceux qui souscriront pour ce nouveau volume.

M. Gefsner annonce en même tems une édition allemande de toutes ses œuvres en quatre volumes in-4^o, qui est imprimée en memes caracteres, avec les mêmes gravures & sur du même papier que l'édition française.

Le premier tome de l'édition allemande paraît en même tems que ce nouveau volume de l'édition française. Le prix en est de 18 livres de France pour les souscripteurs, dont on paie une moitié d'avance, & l'autre en recevant l'exemplaire.

Les noms de MM. les souscripteurs seront mis à la tête de chaque édition : on les prie donc de vouloir les indiquer avant que l'impression en soit achevée.

On délivrera les exemplaires dans l'espace de huit mois, & on est prié de vouloir affranchir les lettres & l'argent.

On peut souscrire chez l'auteur, & chez MM. Orell & compagnie, à Zurich & à Leipzig, & à Neuchâtel, au bureau de la Société typographique. Les personnes qui se chargeront de la souscription, se feront annoncer dans chaque ville par les feuilles publiques.

V. Epître à M. le marquis de la Fayette, servant les provinces septentrionales de l'Amérique dans leur guerre contre les Anglais.

FIER rejeton de la cavalerie,
 Jeune Français, l'honneur de la patrie,
 Heureux les lieux où tu reçus le jour !
 Heureux le cœur où tu vis par l'amour !
 Heureux qui peut te voir & te connaître !
 Tout vrai Français, enorgueilli de l'être,
 Mais gémissant de la sévère loi
 Dont les liens l'enchaînent loin de toi,
 Brûle, tressaille au son de la trompette,
 Qui nous redit le nom de la Fayette.
 „ Fortune & rang, nom antique & fameux,
 Te disait-on, tu reçus tout des cieux.
 Ces biens, ces droits, ces honneurs qu'on en-
 cense,

Sont-ils trop peu pour ta haute espérance ?
 Dans ton printems, que te faut-il de plus ?
 Tu répondais : *il me faut des vertus* [*].
 Ah ! si le rang, dans le siècle où nous sommes ,
 Donne le droit de commander aux hommes ,
 Il doit frémir, le guerrier indolent
 Qui , sans étude, ainsi que sans talens ,
 Ose exposer & l'honneur & la vie
 Des malheureux que l'état lui confie.
 Il fut leur chef, il devient leur bourreau ;
 L'affreux remords l'accompagne au tombeau.
 Etait-ce ainsi que nos braves ancêtres
 Servaient la gloire, & la France & leurs maîtres ?
 Qui peut compter cent illustres aïeux ,
 Doit en rougir, s'il n'est aussi grand qu'eux. „
 Voilà , voilà les élans de ton ame.
 Déjà, cédant à l'ardeur qui t'enflame,

[*] La réponse la plus naturelle & la plus vraie, était : *il me faut de la gloire*. Ce serait assurément une étrange & malheureuse nécessité, que celle d'aller en Amérique, & de se joindre à une armée, pour acquérir des vertus. Au reste, cette épître nous a paru écrite avec assez de facilité; mais, sans être bien sévère, on pourrait y désirer plus de chaleur, de faillie & de coloris.
Note des journalistes.

88 JOURNAL HELVETIQUE.

Et vers l'honneur dirigeant tes desirs ,
Tu romps les nœuds dont la main des plaisirs
Environnait ta brillante jeunesse :
Devant toi fuit leur troupe enchanteresse ;
Mais un obstacle, & plus fort & plus doux,
Pourrait encor t'arrêter parmi nous,
Tu l'as prévu ; de ton épouse en larmes
Ton cœur a craint la tendresse & les charmes.
Tu crois devoir, par la gloire enchanté,
Tromper l'amour, l'hymen & la beauté ;
Dans quel moment ! quand ton ame enchainée
Attend un fruit du plus tendre hyménée.
Sublime effort ! Ah ! pardonne à mon cœur
D'avoir ici réveillé ta douleur.

Tels autrefois, pour venger l'innocence,
Abandonnant les rives de la France,
Ces fiers guerriers, ces vaillans paladins,
Allaient combattre en des climats lointains :
Tels, sur la nef par l'honneur même acquise,
Les compagnons de ta noble entreprise
Courrent te joindre, & l'agile vaisseau
Vous porte enfin dans un monde nouveau.
La liberté t'accueille sur la plage ;
Je vois ses fils, dont tu reçois l'hommage,

Guider tes pas vers l'auguste sénat,
 Digne soutien de ce nouvel état.
 Là, fierement siege l'indépendance;
 Et la valeur, la force, la prudence,
 Le fer en main, debout à ses côtes,
 Pour les remplir, pesent ses volontés.
 Ton sang, hélas! si cher à la patrie,
 Coule bientôt pour la Pensilvanie,
 Et la nuit seule arrête le combat
 Qui tour-à-tour te voit chef & soldat. 1
 Que ne peux-tu voir l'heureuse journée
 Où de l'Hudson la nymphe couronnée
 Trainee à son char les nombreux bataillons
 Qui sous le joug ont abaissé leurs fronts! [*]
 Preux chevalier que contemple la terre,
 D'un Fabius apprends l'art de la guerre.
 Le dictateur renaît dans Washington.
 Apprends de lui, moderne Scipion,
 A subjuguier la Carthage nouvelle,
 Si vers ses murs la vengeance t'appelle.
 Quitter l'amour, & nos rians climats,

[*] Peu de jours après le combat dont on vient de parler, une armée anglaise mit bas les armes près de la rivière d'Hudson. *Note de l'auteur.*

90 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Pour affronter les périls, le trépas
Pour arracher un peuple à l'esclavage,
C'est réunir le héros & le sage.
Poursuis, achève. Heureux & triomphant,
Reviens cueillir la palme qui t'attend.
Non, il n'est point de rival qui gémitte,
De légion dont l'orgueil n'applaudisse,
Si tu reçois l'honneur de la guider.
Qui veut s'instruire, est né pour commander.
Tu trouveras [un Français doit le croire]
Dans tous les cœurs le vrai prix de la gloire;
Et la beauté que parent tes lauriers,
Osera dire à nos jeunes guerriers :
„ Voilà l'objet dont mon ame est charmée ;
Par un héros qu'il est doux d'être aimée !
De mon bonheur que de cœurs sont jaloux !
L'orgueil sied bien avec un tel époux. „





QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. L'ardeur martiale du capitain - pacha, l'humeur pacifique du muphti, & l'irrésolution que fait paraître le grand-seigneur, répandent sur les affaires actuelles un tel degré d'incertitude, qu'il est difficile de prévoir quelles en seront les suites. On aurait presque lieu de croire que les préparatifs qui se font par terre & par mer contre la Russie, n'ont pour but que de satisfaire le peuple qui, dans une circonstance où le sultan se rendait en cérémonie à la mosquée, s'assembla en foule autour de lui, & demanda la guerre à grands cris, déclarant « qu'en la différant plus long-tems, on attirerait l'indignation du prophete sur tout l'empire ». Il semble cependant que l'intention de la Porte soit de la retarder, si elle est inévitable, en se fondant sur l'avis du muphti, qui a dit en plein divan, qu'une

telle guerre étant évidemment entreprise contre la volonté divine, les armes musulmanes ne pourraient qu'être malheureuses. Cela n'a pas empêché que le divan n'ait fait remettre au ministre de Russie, la réponse de sa hauteſſe à l'*ultimatum* qu'il avait présenté. De plus, le reis-effendi ayant mandé chez lui les interpretes de tous les ministres des puissances étrangères, à l'exception de celui de la cour de Pétersbourg, leur a déclaré, de la part de sa hauteſſe, " qu'attendu les reproches graves que la Porte avait à faire à la Russie, le grand-seigneur se verrait, suivant toutes les apparences, obligé de rompre avec cet empire; que la Czarine avait contrevenu à plusieurs articles du traité, & notamment à celui qui concerne l'indépendance de la Crimée, en voulant, contre la volonté du plus grand nombre des Tartares, leur donner un kan qu'ils ne pouvaient souffrir; en vexant ceux qui s'opposaient à son intrusion, & qui, par des motifs de religion, refusaient de porter des uniformes & des chapeaux semblables à ceux des Russes; en remplissant la presque isle de troupes, afin de soutenir par la force le parti de Sahib-Gueray, &c. Que tous ces faits étant notoires, la Porte priait MM. les ministres d'informer leurs cours respectives, que sa hauteſſe était déterminée

à venger enfin l'insulte faite à son trône, & qu'elle espérait qu'aucun souverain ne désapprouverait le parti qu'elle allait prendre de déclarer la guerre à la Russie ». Le reis-effendi chargea ensuite ces interpretes de se rendre auprès de celui de la Porte, pour recevoir une copie de cette notification; & quoiqu'elle paraisse bien positive, on n'a point encore appris qu'on l'ait effectuée; tout s'est borné jusqu'ici à continuer les préparatifs. Il a été ordonné, dit-on, à l'hospodar & aux boyards de la Valaquie, d'envoyer leurs femmes à Constantinople, & leurs enfans à Andrinople, sous prétexte de pourvoir à leur sûreté; mais en effet, pour servir d'otages à la Porte. On leur a de plus défendu d'abandonner le pays, comme ils l'ont fait pendant la dernière guerre, ce qui n'empêche pas qu'ils ne fassent déjà passer leurs meilleurs effets dans la Transylvanie.

On voit arriver fréquemment dans cette capitale un grand nombre des principaux Tartares, qui ont des conférences secrètes avec les membres du divan. Il se trouve parmi eux un prince de cette nation, qui a déjà eu trois audiences particulières du grand-seigneur. Si les gens de guerre opinent avec le capitain-pacha, tous les gens de loi sont de l'avis du chef de la religion, de même que les riches particuliers qui ont

le plus à perdre. Plusieurs désordres intestins font l'effet nécessaire de ce dissentiment. Il y a eu une émeute causée par les janissaires; mais elle a été promptement apaisée par la mort de quarante des plus mutins.

Les troubles continuent encore dans l'Égypte. Les beys fugitifs, ayant rassemblé des troupes, ont battu ceux qu'Ismaël avait envoyés contr'eux; mais celui-ci s'étant joint au pacha, les a défaits à son tour; & le grand-seigneur demande la tête de neuf d'entr'eux.

Le chevalier de Boscamp, internonce du roi & de la république de Pologne, a eu son audience de congé du grand-seigneur avec les cérémonies accoutumées.

On ne doute point que les principaux chefs des Tartares n'aient élu unanimement Selim-Guerai pour leur kan. La Porte a fait arrêter les Mirfes du parti de Sahib-Guerai, qui résidaient ici depuis l'été dernier, & les a envoyés en exil dans l'isle de Rhodes.

Plusieurs pachas marchent successivement vers Choczim, avec de nouveaux corps de troupes; & une partie des vaisseaux de guerre destinés pour la mer Noire, sont déjà arrivés à Cassa.

Il est défendu aux Turcs, sous peine de la vie, d'insulter les soldats Impériaux, qu'ils traitent avec beaucoup d'amitié.

R U S S I E.

Pétersbourg. Il ne paraît presque plus possible que les démêlés de cette cour avec la Porte, ne dégèrent bientôt en une rupture ouverte, à en juger au moins par l'activité avec laquelle les préparatifs se continuent. On ne cesse d'envoyer à Kiow des canons & des munitions de toute espèce; & l'on ne doute pas qu'en cas de guerre, on ne voie encore une nouvelle flotte Russe dans l'Archipel.

On compte dans cette capitale plus de cinq mille catholiques romains, tant négocians qu'artisans, qui y sont établis. S. M. I. leur a accordé la permission de s'assembler, pour les exercices de leur religion, sous la direction de six religieux franciscains.

S U E D E.

Stockholm. On va introduire dans ce royaume un habillement moins dispendieux & qui sera particulier à la nation Suédoise. L'ordonnance très-motivée que le roi a rendue à ce sujet & qui est contenue dans un rescrit adressé à tous les gouverneurs de provinces, a pour but d'abolir un habillement toujours variable & coûteux, comme étant fondé sur des modes étrangères, d'affranchir une bonne fois la noblesse de tout luxe, de toute vaine parure, en y substituant une manière de se vêtir qui réunisse

la simplicité à la décence & qui puisse contribuer à l'accroissement des fabriques établies dans la Suede. S. M. ajoute que son intention n'est point de faire en cela une loi à laquelle on puisse contraindre les sujets de se conformer; mais que dès le 28 avril, elle, les princes ses freres, les sénateurs & les principales personnes de la cour, paraîtront sous cette nouvelle décoration, dont elle envoie le modele & le dessin à ces gouverneurs; les uniformes de ses troupes seront de même lorsqu'il sera question de leur en donner de nouveaux, &c.

Une autre ordonnance révoque la défense d'importer du tabac en feuilles dans le royaume, & en permet l'entrée moyennant les droits de douane.

Le ministre de la cour de Berlin a remis au gouvernement une lettre du duc de Deux-Ponts, par laquelle ce prince réclame l'affurance des cours de Prusse & de Suede, comme garantes de la paix de Westphalie, contre l'accord que S. M. I. & l'électeur Palatin viennent de conclure au sujet de la succession de Baviere. Les préparatifs extraordinaires qui se font dans la Poméranie Prussienne, ont engagé S. M. Suédoise à prendre des mesures pour se tenir prête à tout événement.

Dannemarc.

D A N N E M A R C.

Coppenhague. Il avait été réglé que le tabac se vendrait pour le compte du roi dans tout le royaume pendant quelques années & comme par essai. Ce tems écoulé, S. M. a nommé une commission particuliere pour examiner si la couronne doit encore se charger de ce débit, ou s'il ne lui ferait pas plus avantageux d'affermir le tabac, & même de laisser à chacun la liberté de faire ce commerce en payant certains droits. Il paraît que le dernier parti prévaudra, & que cette marchandise deviendra commercable. On a déjà prévenu tous les fileurs ou torqueurs de tabacs, de s'en pourvoir d'une quantité suffisante pour le premier de juin prochain.

P O L O G N E.

Varsovie. L'envoie de la porte a eu enfin son audience de congé du roi, & a quitté cette capitale. Il paraît que sa mission s'est bornée à la notification dont on a parlé & aux compliments d'usage. L'échange des deux ministres respectifs se fera sur les frontieres. Le département de la guerre a rendu une ordonnance, qui enjoint à tous les commandans de l'armée de la république, de mettre leurs brigades & leurs régimens en état de passer la revue que S. M. se propose de faire de ses troupes au mois de mai prochain. Le prince Adam Czastorinski, qui commande

la division de Lithuanie , a donné ordre à tous les corps qui la composent, de n'y paraître qu'habillés à l'allemande , sous peine d'être cassés.

S. M. Prussienne a fait déclarer par son ministre en cette cour, que loin de vouloir s'opposer aux arrangemens pris par la république pour le débit intérieur du tabac, elle avait défendu à ses sujets d'en introduire aux dépens du trésor public, consentant à ce que tout celui que l'on chercherait à faire entrer par contrebande, fut confisqué. On apprend que ce même monarque fait acheter dans la Pologne, une grande quantité de grains & de chevaux. Les propriétaires de ses nouveaux états ont ordre de livrer à chaque réquisition, une certaine quantité d'avoine, de paille & de fourages. On parle de la marche de six mille Prussiens & de huit mille Russes vers Kaminieck; & d'un autre côté, les troupes Autrichiennes, qui cantonnent dans les provinces de la Pologne, sont en mouvement, & il en sera formé un camp de trente mille hommes, afin de mettre les salines de Wieliska à l'abri de toute attaque; celui qui se forme sur le Niester de la part des Russes, sera très-nombreux. Le général Szyrkoff, au service de cette puissance, a adressé aux palatinats de Volhynie & de Podolie, une lettre circulaire, dans laquelle

il les informe qu'il est chargé, par le général, comte de Romanzow, de rassembler des vivres & des fourages dans ces quartiers-là, pour un corps de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille de cavalerie, & les prévient de ne point en vendre à d'autres qu'à lui; mais de les faire conduire dans ses magasins, où ils seront payés argent comptant & au prix dont on sera convenu.

Il est beaucoup question d'un règlement par l'effet duquel les corps religieux de la Pologne, ne pourront recevoir de novices pendant six ans, & seront obligés de céder une portion considérable de leurs revenus, pour fournir aux besoins de la république, sous promesse qu'ils seront restitués dans des tems plus favorables, ainsi que cela a eu lieu autrefois dans des cas urgens. On a demandé au pape son consentement pour cette contribution, & il l'a accordé.

Il a été publié dans cette capitale un édit qui défend, 1^o. à qui que ce soit, d'appeller en duel son adverfaire, sous peine d'avoir la tête tranchée; 2^o. à tous les habitans de permettre dans leurs maisons les jeux de hasard, avec injonction sous des peines rigoureuses de dénoncer les joueurs; 3^o. aux maîtres & maitresses de punir par eux-mêmes, leurs domestiques, à peine d'une amende, avec permission cependant de

traduire devant les juges du lieu , ceux qui seront en faute.

A L L E M A G N E.

Vienne. Si l'on doit en juger par l'activité avec laquelle se font d'immenses préparatifs militaires , de la part de cette cour , on ne saurait douter que la guerre ne soit inévitable , & qu'elle n'éclate dans peu : aussi a-t-on ordonné de faire , dans toutes les églises de cette capitale , des prières pour demander à Dieu sa bénédiction sur les armes autrichiennes ; ce qui ne se pratique jamais que dans des circonstances de cette nature. Il paraît que les premières hostilités auront lieu dans la Bohême , où se rassemblent de toutes parts les forces impériales. Le plus grand nombre des régimens qui avaient leurs quartiers en Italie , arrivent successivement , & se rendent dans ce royaume. Ceux qui étaient répartis dans les Pays-Bas en feront de même , & l'on a déjà adressé aux différens cercles de l'Empire les réquisitions nécessaires pour leur passage. On leve un nombre infini de recrues , sur-tout dans la Hongrie & dans l'Autriche , tant pour compléter les vieux corps & les augmenter , que pour en former de nouveaux , outre 20,000 Croates , dont on forme des régimens qui seront commandés par le général Nadafti. L'empereur a fait acheter des chevaux de remonte

jusques dans l'Ukraine & la Tartarie. On ne manque pas enfin de prendre toutes les mesures nécessaires pour que d'aussi fortes armées, dont on fait monter la totalité à 200,000 hommes au moins, soient abondamment pourvues de munitions de guerre & de bouche. Les équipages de S. M. I. & ceux des généraux qui doivent l'accompagner, ont pris la route de Prague, où se trouve déjà le maréchal de Laudohn. Il y aura deux armées principales, l'une en Bohême, commandée par S. M. I. en personne; l'autre en Moravie, sous les ordres du duc de Saxe-Teschén.

Berlin. Tout est en mouvement dans les états de S. M. & les préparatifs que l'on y fait, pour être en situation de commencer les hostilités au premier ordre, ne le cedent en rien à ceux que l'on vient de lire, tant pour l'augmentation dans les troupes, que pour la formation des magasins. On annonce que le roi commandera en personne une armée d'environ cent mille hommes, destinée à agir contre la Bohême, & que S. M. fera accompagnée du prince de Prusse & du prince héréditaire de Brunswick; que le prince Henri fera à la tête d'une seconde armée, à peu près de la même force, en Silésie; & que le prince Frédéric, frere du prince héréditaire de Brunswick, aura sous ses ordres un camp

volant d'environ trente mille hommes , composé de Saxons pour la plus grande partie ; le tout indépendamment du camp qui se forme aux environs de Wesel , & qui , dit-on , sera porté jusqu'à cinquante mille hommes. Les troupes réparties dans la Poméranie & les deux parties de la Prusse , se tiennent prêtes à marcher au premier ordre , & toutes les forteresses de la Silésie Prussienne sont gardées avec la même vigilance qu'en tems de guerre.

Ratisbonne. Tandis qu'une partie de l'Allemagne retentit du bruit des armes , les puissances qui ont des droits à revendiquer ne négligent pas de publier & de faire remettre à la diète de l'Empire divers écrits destinés à les établir ou à les conserver. Outre les cours de Vienne & de Saxe , les ducs de Mecklembourg & le landgrave de Hesse-Cassel , font des répétitions contre la Bavière , fondées sur divers motifs. On a fait circuler un mémoire pour appuyer les droits de l'électrice douairière de Saxe sur une partie de cette succession , & prouver que les prétentions de la cour de Vienne ne sont pas fondées. On y réclame , en vertu de plusieurs traités , & comme devant retourner à la maison de Saxe , le landgraviat de Lichtenberg , avec quelques seigneuries & terres allodiales ; & de plus , le remboursement de

trente millions, avancés autrefois par la maison de Baviere à celle d'Autriche.

Le duc régnant de Deux-Ponts a fait remettre par son ministre, à la diette, une déclaration, portant que, comme l'accommodement qui vient de se faire à l'amiable entre la cour de Vienne & l'électeur Palatin a eu lieu sans le concours de S. A. S. qui est le plus proche successeur, & conséquemment ne lui devient point obligatoire, elle espere que S. M. I. se désistera de ses prétentions, dès qu'on aura établi les droits incontestables de la maison ducale Palatine, principalement quant à l'indivisibilité des terres de la Baviere & les droits féodaux de succession usités dans le saint-empire Romain; réclamant enfin l'entremise & l'appui de ses co-états, dans un objet si important, &c.

De plus, S. M. le roi de Prusse a fait déclarer verbalement à la diette, " que quoique l'électeur Palatin ait reconnu la légitimité de certaines prétentions de la cour impériale sur une partie de la Baviere, & permis en conséquence à celle-ci d'en prendre possession à mains armées, ces prétentions ne sont pas moins contraires aux constitutions de l'Empire, à la bulle d'or, au traité de Westphalie, & à d'autres droits; qu'ainsi, en les soutenant, toute sûreté cesserait, & que la balance de l'Empire en souffrirait ouverte-

ment ; qu'en conséquence S. M. aurait fait ses remontrances amicales à leurs majestés impériales & royales, dans la vue d'obtenir que l'accommodement dont il s'agit fût mis de côté, & qu'il leur plût de rétablir la succession Bavaroise dans l'état où elle était lors de la mort de l'électeur, en donnant les mains à une négociation amiable. S. M. requiert donc ses très-hauts co-états de se joindre à elle pour parvenir à un but aussi équitable que salutaire, & propre à rendre à toutes les parties intéressées la justice qui leur est due, &c. „

Pour ce qui concerne les prétentions de la maison de Saxe en particulier, l'électeur Palatin a répondu qu'il était prêt à entrer en négociation à ce sujet, & à y procéder dès que l'état actif & passif de la succession du feu électeur de Baviere aurait été fixée, au moyen de l'inventaire général qu'on avait déjà commencé à en dresser.

Ces circonstances critiques ont fait encore paraître deux mémoires, publiés par les états de Baviere, dans la vue de prouver que cet électorat ne peut être démembré sans violer les constitutions impériales & les privilèges qu'ils tiennent des empereurs Charles-Quint, Ferdinand premier & Maximilien II, en vertu desquels cet état est indivisible, comme il a été de tout tems un

fief mafculin , dont la fucceffion appartient en entier aux hoirs mâles. Ils répètent de plus cinq millions de florins , par eux fournis , tant pendant la guerre pour la fucceffion d'Efpaagne , que pour préfent de noce à une princeffe Bavaroiſe.

La cour de Vienne n'a pas gardé le ſilence ſur ces divers écrits : elle s'eſt attachée , dans une déclaration très-étendue & remiſe auſſi à la diette , en réponſe à celle du roi de Pruſſe , à établir ces deux propoſitions ; l'une , que les objections & proteſtations contenues dans cette dernière , ne ſont pas fondées ; & l'autre , que ce ſouverain n'a pas qualité pour les propoſer ſeul , comme ne formant que l'un des états de l'Empire , &c.

Francfort. Les derniers avis de Berlin portent que S. M. le roi de Pruſſe eſt parti de cette capitale le 2 de ce mois , & eſt arrivé le 7 à Breslaw , où elle n'a pas ſéjourné. On écrit de Vienne que S. M. impériale a quité de même ſa réſidence , & eſt arrivée le 8 à Brinn , d'où elle a continué ſa route pour la Bohême. Suivant d'autres avis , on prépare en Pologne des logemens pour un corps de troupes Ruſſes , qui doit joindre l'armée Pruſſienne dans la Siléſie.

I T A L I E.

Rome. L'abbé Jean de Guſman , dernier aſſiſtant de la compagnie de Jéſus pour

le Portugal, & âgé de 81 ans, touché du triste sort de plus de six cents ex-jésuites Portugais, relégués dans les états du saint-siege, a fait présenter en leur nom une requête à S. M. T. F. demandant avec instance que la cause de tant de fujets innocens soit examinée de nouveau; gémissant d'avoir été déclaré infames aux yeux de l'univers, comme coupables de crimes atroces, & condamnés sans qu'on les ait ni cités ni entendus. Cet abbé, que son poste appellait à prendre une connaissance exacte des affaires les plus secretes de la société, déclare qu'il est prêt d'attester l'innocence de tout le corps, & les compagnons de son infortune offrent de subir les peines les plus rigoureuses, si un seul d'entr'eux a jamais été convaincu d'avoir commis le moindre crime contre l'état. Il cite ensuite le témoignage de Pie VI, & supplie S. M. T. F. d'user de clémence à leur égard.

Toutes les difficultés qui avaient lieu entre le saint-siege & plusieurs puissances catholiques, s'applanissent successivement. Le roi de Sardaigne vient de donner son consentement à l'envoi d'un nonce de la part du saint-siege à sa cour. Cette place était vacante depuis l'époque du pontificat de Benoît XIV.

On dit que le roi d'Espagne se propose de demander au souverain pontife un chapeau

de cardinal pour l'infant Dom Antonio Pasquale, le plus jeune de ses fils, qui serait en même tems nommé à l'archevêché de Séville sur la résignation du prélat Delgado, aujourd'hui revêtu de cette dignité, & qui obtiendrait aussi un chapeau : auquel cas il faudra de nouvelles négociations, & la promotion générale que l'on attend depuis long-tems sera encore renvoyée. Toujours est-il certain que le pape a tenu un consistoire secret, dans lequel il a, suivant l'usage, fermé & ouvert la bouche aux trois nouveaux cardinaux, & leur a donné à chacun un titre particulier. S. S. a ensuite proposé pour patriarche des Indes l'archevêque de Séville : mais il n'y a point été question des sujets désignés par les puissances pour être décoré de la pourpre.

Naples. Le roi s'étant déterminé à se faire inoculer la petite vérole sous la direction du célèbre docteur Gatti, l'opération s'en fit le 6 mars, & a eu les suites les plus heureuses. La maladie a son cours sans aucun danger, & leurs majestés sont passées de Caserta à San-Luce, où elles resteront jusques à la parfaite convalescence de ce souverain.

Sa majesté, pour augmenter & assurer les effets de la croisade publiée contre les corsaires barbaresques, & de laquelle on a parlé,

a ordonné d'équiper & d'armer , dans le port de cette capitale , deux petites escadres , dont l'une aura son port dans les parages du Ponent , & l'autre le long des côtes de la Pouille. On travaille actuellement à la grande route pour la Calabre , qui doit procurer tant d'avantages pour le commerce intérieur du royaume , & la cour a envoyé un grand nombre d'ouvriers & de forçats.

Les lettres de Bastia portent que le commissaire de la marine y a fait lever , & dans les autres districts de la Corse , environ six cents matelots , qui sont partis incessamment pour Toulon.

E S P A G N E.

Madrid. Le bruit d'une nouvelle affaire entre les Espagnols & les Portugais , dans l'Amérique septentrionale , & dont les papiers publics ont parlé diversément , s'est enfin éclaircie. Des lettres de Montevideo portent qu'un corps de troupes Espagnoles dans le Paraguay , n'étant point encore informé de la suspension d'armes convenue entre les deux couronnes , avait attaqué un fort Portugais & l'avait emporté avec perte d'une centaine d'hommes de part & d'autre , & qu'ensuite ils s'étaient emparés de deux villages occupés par des gens de la même nation , qui cueillaient tranquillement de l'herbe du Paraguay. On vient de publier &

d'enrégistrer au conseil suprême des Indes, un édit S. M. qui accorde à tous les ports de la monarchie, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée, le libre commerce des Indes occidentales Espagnoles, sans aucune exception, sinon le Mexique qui sera affecté exclusivement au port de Cadix, du moins jusqu'au retour de la flotte qui se trouve actuellement à Vera-Cruz. Ainsi tout négociant national pourra désormais trafiquer librement avec ces riches pays, en payant quelques droits, dont le tarif est fixé pour les marchandises du pays & pour celles de l'étranger.

Le roi vient de nommer pour son ambassadeur à Londres, le comte d'Almovadar qui était revêtu du même caractère à la cour de Lisbonne, & il y est remplacé par le comte de Fernand-Nugnès, grand d'Espagne & gentilhomme de la chambre de S. M. On a envoyé ordre à Cadix d'y préparer des logemens pour huit mille hommes d'infanterie & deux régimens de cavalerie, qui doivent s'y rendre dans peu; d'y armer cent brulots, & d'équiper deux hourques pour servir d'hôpital. La flotte qui se rassemble dans ce port devient chaque jour plus forte; mais sa destination & cet appareil formidable est toujours un mystère. Le lieutenant-général Dom Louis de Cordova en aura le

commandement , & Dom Michel Galton fera mis à la tête d'une division. Comme on a mis un embargo sur les bâtimens à sel de l'isle de Léon , & qu'on charge journellement des munitions de guerre , on conjecture qu'elle ne tardera pas à mettre à la voile. Elle est composée actuellement de vingt-trois vaisseaux de ligne & de six frégates.

P O R T U G A L.

Lisbonne. Le général Macléan , qui depuis long-tems était au service du Portugal , a pris congé de la reine pour retourner en Angleterre. Tous les officiers de sa nation ont reçu ordre de quitter ce pays.

Le roi de Maroc ayant dessein d'établir les arts utiles dans ses états & de faire frapper des espèces , à l'exemple des souverains de l'Europe , son ambassadeur a engagé un grand nombre d'ouvriers en tous genres , sur-tout de ceux qui travaillent dans les monnoies. Le prince Camille de Rohan , ambassadeur extraordinaire de Malte , arrivé dans cette capitale , y a fait son entrée publique. Le marquis de Blosset , ambassadeur de France , a eu son audience de congé de LL. MM.

F R A N C E.

Paris. Le vicomte Stormont , en vertu d'ordres reçus de sa cour , a quitté cette capitale sans prendre congé , & le marquis de Noailles est parti de même de Londres ; mais

après avoir remis au ministère Anglais une déclaration, qui porte : “ Que les états-unis de l’Amérique septentrionale, qui sont en pleine possession de l’indépendance, prononcée par leur acte du 4 juillet 1776, ayant fait proposer au roi de consolider par une convention formelle les liaisons qui ont commencé à se former entre les deux nations, les plénipotentiaires respectifs avaient signé un traité d’amitié & de commerce, destiné à servir de base à la bonne correspondance mutuelle : Que S. M. étant résolue d’entretenir la bonne harmonie subsistante entre la France & la Grande-Bretagne, par tous les moyens compatibles avec sa dignité & le bien de ses sujets, elle avait cru devoir faire part de cette démarche à la cour de Londres, & lui déclarer en même tems que les parties contractantes avaient eu l’attention de ne stipuler aucun avantage exclusif en faveur de la nation Française, & que les Etats-unis avaient conservé la liberté de traiter également avec toutes les autres nations, &c. Qu’elle espérait que S. M. Britannique empêcherait que ce commerce nouvellement établi, ne fût troublé : Qu’enfin, de concert avec les états-unis, elle avait pris des mesures pour soutenir, à tout événement, l’honneur de son pavillon & la sûreté de ses sujets, &c. „
M. Berenger, chargé des affaires de France

à la Haye , a reçu ordre de la cour de donner communication de ce même traité aux États-généraux.

Comme le secretaire de l'ambassade d'Angleterre était resté à Paris , en qualité de chargé d'affaires de l'électorat de Hanover , on croyait qu'il pourrait renouer la négociation entre les deux cours ; mais son départ de cette capitale a détruit toute espérance à cet égard.

Tous les vaisseaux Anglais qui se trouvaient dans les ports du royaume , avaient d'abord été arrêtés par ordre de la cour , & l'on en avait fait de même en Angleterre par rapport aux bâtimens Français ; mais depuis lors , ce double arrêt a été levé. Le commissaire Anglais , qui résidait à Dunkerque , pensionné par la France , a reçu ordre de se retirer. MM. Benjamin Francklin, Silas Deane & Arthur Lee , frere du général de ce nom , ont été présentés au roi , en qualité de députés des treize États-unis de l'Amérique , par M. le comte de Vergennes , ministre des affaires étrangères : on leur a rendu les mêmes honneurs qu'aux ambassadeurs des têtes couronnées , & ils ont été ensuite présentés à la reine & à la famille royale. M. Deane se propose de quitter incessamment cette cour , pour se rendre à celle de Madrid , & y remplir une commission importante , dont le congrès l'a chargé.

chargé. Il sera remplacé par M. Adams, qu'on apprend être déjà arrivé à Bordeaux. M. Gerard, premier commis des affaires étrangères, est le ministre que la cour a nommé pour aller résider auprès des treize états-unis: il est déjà parti pour sa destination, s'étant rendu à Toulon, où il doit s'embarquer, & passer, à ce qu'on croit, par l'Espagne.

L'escadre de M. de la Motte-Piquet est de retour à Brest, après avoir escorté les vaisseaux Américains jusqu'à la hauteur prescrite, & sans avoir rencontré aucun bâtiment anglais. On travaille par ordre de la cour, & avec la plus grande activité, au rétablissement du port de Dunkerque; & comme, lors de sa démolition, toutes les pierres en avaient été numérotées, cet ouvrage ne tardera pas à être achevé. Plusieurs régimens continuent de défilér vers les côtes occidentales du royaume, & l'on transporte beaucoup d'artillerie & des munitions de guerre sur celles du Boulonnais.

Le comte d'Estaing, & deux chefs-d'escadre qui doivent commander sous lui, sont arrivés à Toulon, & pressent les armemens qui s'y font. On compte que la première escadre sera prête à mettre à la voile vers la fin de ce mois: elle sera composée de douze vaisseaux de ligne. Les matelots arrivent de toutes parts, à cause de l'embargo qui a été

mis sur la sortie des bâtimens de commerce.

A N G L E T E R R E.

Londres. Dès que les deux bills conciliaires proposés par le lord North ont été connus du public, ils ont excité une joie générale dans les trois royaumes. Cependant, malgré l'approbation unanime qu'ils avaient obtenue à leur première lecture dans la chambre des communes, ils essuyèrent diverses objections lorsqu'il fut question d'en faire une seconde, & l'on observa qu'elles étaient faites pour la plupart par des partisans de la cour & des ministres. Une situation aussi embarrassante que celle où se trouve l'Angleterre vis-à-vis de ses colonies, n'a pu que donner plus d'énergie au zèle patriotique des membres des deux chambres : plusieurs d'entre eux ont prononcé des discours pleins de force & d'éloquence, trop longs pour pouvoir être placés ici, & qu'une simple analyse affaiblirait trop. Comme dans les deux bills en question, il s'agit de faire les premières démarches auprès des colonies, & de leur offrir le redressement de leurs griefs, le droit de se taxer eux-mêmes, tout, en un mot, ce qu'ils peuvent désirer, excepté l'*indépendance*, plusieurs seigneurs se sont récriés sur ce que de telles avances avaient d'humiliant ; d'autres ont soutenu qu'elles ne produiraient aucun effet, & que par conséquent il fallait faire de

nouveaux efforts, & continuer la guerre, quoique des troisiemes affirmassent que la chose devenait impossible, vu l'état où se trouve la nation. Cependant, après bien des débats, ces bills ont passé, de même qu'un troisieme, qui autorise le roi à nommer cinq commissaires destinés à en être les porteurs. Ceux que S. M. a choisis pour cette importante & délicate commission, sont le comte de Carlisle, les deux freres Howe, le sieur Eden, sous-secrétaire d'état, & le sieur Jackson, du département du commerce & des plantations: on travaille à leurs instructions, & ils s'occupent des préparatifs de leur départ.

Mais de toutes les séances du parlement actuel, aucune n'a été aussi orageuse ni aussi mortifiante pour les ministres, que celle où les deux chambres reçurent de la part du roi un message, avec copie de la déclaration de l'ambassadeur de France, que l'on a rapportée dans l'article précédent. Il fut d'abord résolu dans la chambre-haute, que l'on présenterait au roi une adresse, pour l'assurer du zele & de la fermeté des seigneurs dans cette conjoncture. Quelques membres opinaient pour qu'on y joignît la requisition d'éloigner de sa personne tous les ministres actuels; mais la pluralité ne fut pas de cet avis. Il s'éleva ensuite les plus violens débats, qui avaient

pour objet de savoir si l'Angleterre était en état, ou non, de soutenir contre la France une guerre que l'on jugeait inévitable, les uns tenant pour la négative, les autres pour l'affirmative. On s'exprima avec la plus grande force contre le ministère, qui fut accusé hautement d'ineptie, de négligence & de trahison. Les choses se passèrent précisément de la même manière dans la chambre-basse, où l'on conclut aussi pour une adresse pure & simple.

Dans une des séances suivantes, le roi ayant envoyé un nouveau message aux deux chambres, pour leur notifier la résolution où S. M. était de lever la milice nationale, selon l'acte du parlement, qui l'y autorise, cet objet passa sans difficulté. Il n'en fut pas de même de la proposition que firent quelques seigneurs, de supplier le roi de rappeler incessamment ses forces en Amérique, afin de mettre en sûreté les côtes des trois royaumes, & qui fut rejetée. Ces débats conduisirent à continuer l'examen de l'état de la nation, & à travailler aux moyens de trouver les sommes que les circonstances exigent, &c.

L'amirauté a envoyé ordre à Portsmouth de tenir prête la flotte d'observation que doit commander l'amiral Keppel, & de mettre dix autres vaisseaux en commission. Le bureau

de la guerre a de même arrêté qu'il serait formé deux camps, chacun de quinze mille hommes, pour le premier mai. De plus, les commandans des milices ont ordre de rassembler celles de leurs départemens, pour en composer au besoin un nouveau corps de vingt-cinq mille hommes. S. M. a élevé le lord Amherst au grade de général, & lui destine le commandement de ses forces en Amérique. Il s'est fait aussi une nombreuse promotion d'officiers généraux, dans laquelle se trouve compris cette fois le colonel Prescott, prisonnier chez les Américains. Le lord Suffolck, secrétaire d'état pour le département du nord, a remis au roi la clef du cabinet. On parle toujours d'autres changemens encore dans le ministère, & sur-tout de la rentrée du comte de Chattam, malgré le mauvais état de sa santé. Suivant un calcul avoué par le lord Sandwich, qui est à la tête de l'amirauté, la guerre actuelle, qui a armé contre l'Angleterre tous les matelots Américains, autrefois employés sur ses escadres, jointe aux prises faites par les corsaires des colonies, a causé un vuide de trente mille matelots dans la marine Britannique.

Les nouvelles qu'on a reçues de l'Amérique, annoncent que le général Washington fait de nombreuses recrues pour renforcer son armée; que la Nouvelle-Ecosse paraît

disposée à quitter le parti de l'Angleterre, pour se joindre à la confédération, & que l'armée du général Howe est toujours comme bloquée, & essuyant une cherté de vivres extraordinaire.

On assure que l'Espagne a reconnu aussi l'indépendance des états-unis; qu'elle va conclure avec eux un traité d'alliance & de commerce, & que d'autres puissances ne manqueront pas de suivre son exemple: on parle déjà de la république de Gènes, & on assure que M. Guillaume Lee est allé en Allemagne, pour y négocier avec quelques cours de ce pays-là. Le départ des régimens nouvellement levés en Ecosse, & qui devaient s'embarquer pour l'Amérique, est suspendu, de même que celui des détachemens des gardes, destinés à y passer aussi. L'amiral Montague, gouverneur de Terre-Neuve, a fait voile avec une escadre pour y protéger la pêche.

Le parlement d'Irlande, informé de la notification faite par la France, s'est occupé des moyens de pourvoir à la défense de ce royaume, & se propose d'établir une milice nationale. On a fait conduire de l'artillerie dans les trois ports les plus exposés.

Nous finirons cet article par une observation importante: la Russie, les états-généraux, la Suede, le Dannemarc & l'Empire sont engagés par traité à fournir des secours

à l'Angleterre, dans le cas où elle serait attaquée. Mais ne renoncerait-elle pas à ces avantages, si précieux dans la circonstance, si elle déclarait la guerre la première à la France? Ou le traité fait entre cette puissance & les Américains, & le rétablissement du port de Dunkerque, devront-ils être envisagés comme de premières hostilités?

ETATS-UNIS DE L'AMERIQUE.

Depuis l'époque mémorable où quelques puissances de l'Europe ont reconnu l'indépendance des treize colonies-unies, nous ne pouvons nous dispenser de destiner l'un des articles de la partie politique de ce journal, à rassembler tout ce qui se passera de plus intéressant dans ces contrées, & suivant toute apparence les matériaux ne nous manqueront pas. Voici pour le présent ce qu'en rapportent les papiers publics.

Le général Bourgoyne est encore à Boston, avec la partie de son armée qui n'a pas déserté, & il y restera jusques à ce que la convention entre le général Gates & lui ait été ratifiée par la cour de Londres, afin de ne pas faire le pendant de celle de Closter-Seeven.

On a accordé pour prison au général Lee, New-Yorck, où est arrivé le colonel Prescott & d'autres officiers, que le congrès a relâchés sur leur parole.

Un incendie a consumé à Charles-Town un grand nombre de maisons, & quelques magasins remplis de marchandises.

Les Quakers avaient fait présent de six cents liv. ster. à l'ami Howe, lorsqu'il entra dans Philadelphie, & il a levé sur eux, le 29 octobre suivant, une contribution fraternelle de vingt mille liv. sterling. Le congrès a arrêté que tous les officiers, matelots & autres sujets de la Grande-Bretagne, qui se trouveront à bord des bâtimens pris par les Américains, seront considérés & traités comme prisonniers de guerre.

L'armée du général Washington est cantonnée à douze milles de Philadelphie, & sa position resserre encore plus celle des Anglais.

Il a été fait des remerciemens & assigné des récompenses par le congrès au général Gates, & autres officiers qui ont signalé leur zèle & leur bravoure pendant la dernière campagne. Le congrès a signifié aux planteurs des isles anglaises de l'Amérique, qu'ils n'ont rien à craindre pour leurs propriétés, moyennant qu'ils observent une exacte neutralité; sans quoi, on s'emparera de ces isles pour être ajoutées aux états-unis.

On apprend de Charles-Town, qu'un senaut Français, à bord duquel se trouve

M. de Kerfaint , a fait voile de la Martinique , & que cet officier est chargé de demander à l'amiral Howe , la restitution de tous les vaisseaux & cargaisons que les Anglais ont pris sous pavillon français ; & que d'autres bâtimens de la même nation sont partis pour aller faire la même requiſition dans les isles anglaises.

Berne. Le lundi de pâque , 20 de ce mois , jour ſolemnel dans notre république , LL. EE. du petit & du grand confeil , après avoir aſſiſté dès le matin au ſervice divin dans l'églife cathédrale , ces ſeigneurs ſe rendirent enſuite à l'hôtel-de-ville , où l'on prêta le ferment accoutumé. S. E. M. Sinner , ancien ſeigneur advoyer , fit un très-beau diſcours relatif à la circonſtance : S. E. d'Erlach , qui tenait les rênes de l'état depuis pâques 1777 , les remit à S. E. Mgr. l'advoyer Sinner , ſon illuſtre collègue , qui fera en regne juſqu'aux pâques 1779.

A la ſortie de l'hôtel-de-ville , LL. EE. du ſénat & du grand confeil , accompagnèrent le ſeigneur advoyer régnant , juſques devant l'abbaye du Lion rouge ou Faucon , où S. E. donna la main à tous les membres du confeil ſouverain. La cérémonie de ce jour finit par la proceſſion accoutumée. Le même jour M. le banneret Wagner ayant fini ſa préfecture de quatre ans , on fit une élection

de trois membres du sénat pour le remplacer en cette dignité, & la majorité des suffrages lui donna M. le sénateur de Mülinen, pour successeur, comme seigneur banneret de la noble abbaye des maréchaux.

M. Willading, seigneur banneret de la noble abbaye des bouchers, ayant fini sa préfecture, LL. EE. élurent, pour lui succéder, M. le banneret Rodolphe-Emmanuel Frisching.

Dans l'assemblée du 21, M. le banneret Frisching ayant résigné & la charge de sénateur & celle de banneret régnant de la noble abbaye des bouchers, on a fait une élection de trois membres du conseil souverain, & on a élu à la pluralité des suffrages, pour remplacer la dignité de sénateur & de banneret de l'abbaye des bouchers, M. Jean-Henri Oth, ancien advoyer de Berthoud. Il est né en 1727; il fut fait caissier de la chambre des sels en 1758; membre du conseil souverain en 1764, & advoyer à Berthoud en 1767.

Jeudi 23, on remplaça par le sort les bailliages suivans :

Büren. M. le capitaine Victor - François Effinguer de Wildegg, de la promotion de 1775.

Nyon. M. Louis-Rodolphe Jenner de Morat, ancien lieutenant-colonel en Hollande.

Intendant des graines. M. Jean - Jacques Weifs , ancien baillif de Brandis.

Luggarus. M. le colonel Michel Wagner , ancien advoyer d'Unterféeen.

Neuchatel. Quatrieme loterie pour l'hôpital de Neuchatel en Suisse , arrêtée par le Magistrat , le 31 janvier 1778. Le Magistrat de Neuchatel se trouvant dans la nécessité de rebâtir incessamment son hôpital qui tombe en ruines , & de se procurer les fonds nécessaires à cet effet , continue à proposer une quatrieme loterie périodique , du fonds capital de 200000 liv. de Suisse , soit 300000 de France , composée de 4000 billets , à 50 liv. de Suisse , ou 75 liv. de France , divisée en trois classes , & 2110 lots & primes , suivant le plan ci-après.

La distribution des billets se fera dès à présent dans le bureau de *M. le maître-bourgeois Meuron* , à Neuchatel. On en trouvera de même dans les principales villes , tant en Suisse qu'ailleurs , chez les collecteurs qui en seront chargés , & qu'on annoncera dans les papiers publics.

Les billets seront signés par *MM. Abraham Guyenet & David Perret* , tous deux membres du grand conseil.

On tirera de la roue les 500 billets gagnans dans chacune des deux premieres classes , & généralement tous les billets dans la troisieme.

Tous les 4000 billets rentreront dans les trois classes ; de sorte que le même billet pourra gagner

trois lots, outre les primes, auxquelles il a également prétention.

Le tirage de la première classe se fera publiquement dans l'hôtel-de-ville, en présence du Magistrat & du Public, le vendredi 3 juillet; celui de la seconde le vendredi 4 septembre; & celui de la troisième le vendredi 6 novembre 1778 & jours suivans; & l'on imprimera incessamment des listes qu'on enverra à tous les collecteurs.

Le paiement des lots se fera aux porteurs des billets gagnans, en louis d'or neufs à 16 liv. ou écus neufs à 4 liv. quinze jours après le tirage des deux premières classes, & un mois après celui de la troisième, dans le bureau de *M. le maître-bourgeois Meuron*, ou par les collecteurs étrangers qui auront fait la vente des billets, sous la déduction du dix pour cent sur la valeur de chaque lot.

Les billets doivent être nourris & échangés au plus tard quinze jours avant chaque tirage, sinon ils seront censés abandonnés.

Les personnes qui voudront payer le billet en plein pour les trois classes, préviendront tous les inconvéniens, & en conséquence on leur délivrera le billet entier.

On trouvera encore des plans & des billets chez MM. Pierre Chenaud, à Genève; Salomon Traxler, à Zurich; Nicolas Preiswerck, à Bâle; Joseph Forestier, à Fribourg; Perrier du Cotterd, conseiller à Estavayer; François Wagner, & comp. à Soleure; J. J. Pfister, & comp. à Schaffouse, & dans les autres villes de la Suisse & des environs.

A V R I L 1778.

125

P L A N.

PREMIERE CLASSE

Qui se tirera le vendredi 3 juillet 1778. La mise est de 10 L. valeur de Berne.

Lots	L.
1 de	4000 4000
1	2000 2000
1	1000 1000
1	500 500
1	250 250
2	150 300
10	80 800
15	40 600
70	30 2100
98	25 2450
300	20 6000
<hr/>	<hr/>
500 lots	L. 20000

SECONDE CLASSE

Qui se tirera le vendredi 4 septembre 1778. La mise est de 16 L. valeur de Berne.

Lots	L.
1 de	6000 6000
1	3000 3000
1	1500 1500
1	800 800
1	400 400
5	200 1000
10	100 1000
14	60 840

126 JOURNAL HELVETIQUE.

20	50	1000
60	40	2400
96	35	3360
290	30	8700

500 lots. L. 30000

TROISIEME CLASSE

Qui se tirera le vendredi 6 novembre 1778, & 3 jours suivans. La mise est de 24 L. valeur de Berne.

Lots		L.
1	de	20000
1	10000
1	5000
1	2500
1	2000
5	1000
10	500
30	250
80	150
170	100
300	80
500	75

2 Primes de 250 liv. pour le premier & dernier billet forti.	500
2 Primes de 500 avant & après 20000	1000
2 Primes de 250 avant & après 10000	500
2 Primes de 150 avant & après 5000	300
2 Primes de 100 avant & après 2500	200

1110 lots & primes L. 150000

B A L A N C E.

RECETTE. . L. . L.	DEBOURS. . . L.
4000 B. à $\left\{ \begin{array}{l} 10 \ 40000 \\ 16 \ 64000 \\ 24 \ 96000 \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} 500 \text{ lots I. classe } 20000 \\ 500 \text{ II.} \quad . \quad . \quad 30000 \\ 1110 \text{ III} \quad . \quad . \quad 150000 \end{array} \right.$
<hr/> 4000 B. à 50 200000	<hr/> 2110 lots & pr. 200000



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Histoire de l'Amérique, par Guillaume Robertson, docteur en théologie, principal de l'université d'Edimbourg & historio-
graphe de S. M. B. pour l'Ecosse; traduite
de l'anglais, &c.* page 3

II. *Grundrifs, &c. C'est-à-dire, Essai histo-
rique sur la typométrie, par Aug. Gott-
lieb Preuschen.* 31

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

I. *Dissertation qui a remporté le prix au
jugement de l'académie des sciences, belles-
lettres & arts de Besançon, en l'année
1777, sur ce sujet: quels sont les carac-
teres & les causes d'une maladie qui com-
mence à attaquer plusieurs vignobles de
Franche-Comté, & les moyens de la pré-
venir ou de la guérir? &c.* 36

II. *Irene, tragédie de M. de Voltaire, représentée pour la première fois sur le théâtre français, le 16 mars 1778.* 43

III. *Oeconomische botanik, &c. C'est-à-dire, Économie botanique, à l'usage de l'école camérale supérieure. Par M. George Sukofu, secrétaire de la société économique électorale Palatine, professeur ordinaire de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, &c.* 45

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture.* 49

II. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe* 67

III. *Programmes de la société des philanthropes.* 79

IV. *Nouvelle édition in-4^o. des œuvres de M. Gesner.* 84

V. *Épître à M. le marquis de la Fayette, servant les provinces septentrionales de l'Amérique dans leur guerre contre les Anglais.* 86

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe. 91

